

DELLY

# Le Chant de la misère



BeQ

**Delly**

# **Le Chant de la misère**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
Volume 248 : version 1.0

Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :

Entre deux âmes

Gilles de Cesbres

Esclave... ou reine ?

L'étincelle

L'exilée

Le rubis de l'émir

La biche au bois

Aélys aux cheveux d'or

L'orgueil dompté

La maison des Rossignols

Le sphinx d'émeraude

Bérengère, fille de roi

Le roi de Kidji

Elfrida Norsten

# **Le Chant de la misère**

Édition de référence :

Édition du Dauphin, Paris.

# I

Ma sœur Alexine et moi, nous naquîmes dans une salle d'hôpital, la veille de Noël.

Mon père, Félix Dorvenne, exerçait la profession de serrurier. Il gagnait de bonnes journées, lorsqu'il travaillait. Mais il lui plaisait beaucoup mieux de discuter pendant des heures à une table d'estaminet, en sirotant un café ou une inoffensive limonade, car il détestait l'alcool et ne se grisait que de tirades révolutionnaires, d'aspirations véhémentes vers l'âge d'or du prolétariat vainqueur.

Cette ivresse-là, pour n'avoir pas certaines conséquences de l'autre, en arrivait néanmoins à un résultat semblable : le dégoût du travail. Et, en attendant que le flot des prospérités se déversât sur la classe ouvrière, Félix Dorvenne laissait manquer les siens du nécessaire.

Voilà pourquoi nous vîmes le jour à l'hôpital.

Et ce fut par un juron furieux que mon père accueillit la nouvelle.

– Trois enfants ! Malheur ! s'exclama-t-il.

Car nous avions déjà un frère, âgé de deux ans.

Aussitôt rétablie, ma mère rentra dans le pauvre logement, composé de deux pièces et situé au cinquième, au fond d'une cour noire, empuantie par les relents de toute cette population qui vivait là dans les plus déplorables conditions d'hygiène. De nos fenêtres, nous ne voyions que le bâtiment d'en face, plus haut que le nôtre, percé de cent yeux curieux. Du linge séchait à toutes les fenêtres, et des bourgerons, des pantalons de treillis que les ménagères lavaient pour leurs hommes. Quelques fleurs, çà et là, poussaient dans une petite caisse. Mais la cour était sombre, l'atmosphère inclémente, et les giroflées, les fuchsias, les violettes rapportés un dimanche de quelque promenade dans les bois de Meudon ou de Vincennes prenaient très vite un air souffreteux et s'alanguissaient et mouraient discrètement, comme tant d'existences humaines,

derrière les murs décrépits des vieilles maisons de  
pauvres.

Ce fut devant cet horizon que mon esprit  
s'ouvrit à la connaissance des choses. Dans notre  
étroit logement, mes yeux d'enfant purent  
contempler les murs couverts d'un papier  
déchiré, taché, sans couleur, le sol aux carreaux  
disjoints, où cent fois Alexine et moi faillîmes  
nous rompre le cou ; les meubles de bois peint  
que personne n'entretenait et qui s'écaillaient  
comme de vieilles coquettes perdant leur fard.  
Des hardes traînaient partout, mêlées aux  
ustensiles de cuisine. Ma mère, assise devant sa  
machine à coudre, travaillait sans relâche pour  
une entrepreneuse de confections, ne  
s'interrompant que pour faire un ménage hâtif et  
cuisiner quelque rapide fricot, indigeste et sans  
saveur, dont elle prenait à peine le temps d'avaler  
un morceau.

Elle était grande et blonde, avec des traits  
réguliers, un peu durs, et des yeux tristes qui ne  
s'éclairaient jamais. Mon père ne se montrait pas  
mauvais pour elle. Lorsqu'elle lui adressait des

reproches au sujet des journées de travail perdues, il répondait en tendant le poing vers un ennemi invisible :

– Attends ! Attends ! Quand on « leur » aura fait rendre gorge, nous serons plus heureux ! Prends patience, ma petite Jeannette !

J'ai compris plus tard qu'il avait beaucoup aimé ma mère et qu'elle n'avait jamais eu d'autres torts à lui reprocher que cette paresse qui l'obligeait à un travail épuisant pour ne pas rouler dans la noire misère. Mais ce tort la tuait, tout comme un autre.

Mon père était un petit homme brun de cheveux et de teint, prématurément chauve. Dans son maigre visage luisaient des prunelles claires, perpétuellement rêveuses. Au milieu des autres ouvriers, il parlait intarissablement. Chez nous, il restait très souvent silencieux, poursuivant un songe qui, tour à tour, assombrissait ou illuminait son regard.

Il était de vieille race paysanne. Son père, fils cadet d'un petit fermier du Berri, avait quitté la terre pour s'engager dans la fourmilière

parisienne. Il réalisait de beaux gains, car il était actif, robuste et d'intelligence pratique. De son fils unique, il avait rêvé de faire autre chose qu'un ouvrier. Mon père reçut une bonne instruction. Mais elle servit seulement à développer chez lui un don qui était sans doute quelque lointain retour d'atavisme : il devint poète.

Ce n'était pas ce qu'avait rêvé l'ambition paternelle. Mon aïeul ne comprenait rien aux grands coups d'aile de l'imagination. Pratique avant tout, il avait eu soin, parallèlement avec l'instruction intellectuelle, d'initier son fils à son propre métier. Comme il était homme d'esprit net et de bon sens, il eut vite fait de comprendre que mon père végéterait toujours dans les bas emplois des carrières où il voulait le pousser. Et il décida qu'il serait serrurier comme lui.

Mais mon père ne cessa jamais de faire des vers. Seulement, personne ne les connaissait. Cet homme, si prolix à l'égard de ses camarades d'atelier et de ses amis de rencontre, leur cachait cette partie de sa vie intellectuelle et gardait

jalousement des oreilles et des yeux curieux ces productions de son cerveau.

Je connus par moi-même – sans la comprendre encore – l'importance qu'il y attachait lorsque, le jour de mes cinq ans, je m'emparai innocemment d'un papier tombé à terre et le pétris dans mes petites mains.

Mon père était toujours resté sur l'impression fâcheuse produite par notre double naissance. Tandis qu'il montrait une excessive indulgence pour notre frère, Alexine et moi ne trouvions chez lui qu'indifférence et sévérité. En apercevant le papier entre mes mains, il se leva brusquement de la table devant laquelle il était assis, ouvrit de force mes doigts qui se crispèrent inconsciemment et, ne voyant que des débris, s'exclama avec colère :

– Déchiré ! Une strophe entière de mon *Chant de la misère* ! Misérable gosse !

Sans ma mère qui s'interposa, je recevais une correction terrible. Mais, à dater de cette scène, je conservai un grand respect pour les papiers écrits ou imprimés, et ce fut peut-être ce qui décida de

mon avenir.

Je fus peu après envoyée à l'école. Dès les premiers jours, mon intelligence éveillée, ma compréhension très vive attirèrent l'attention de la maîtresse. Celle-ci était une grande brune, pas jolie, mais mieux que jolie. Elle avait des yeux doux et câlins qui plaisaient aux enfants et des gestes gracieux qui les attiraient. Je fus bientôt une de ses préférées. J'apprenais très vite, je retenais tout, de telle sorte que bons points et compliments pleuvaient sur moi. Et en arrivais très vite à me croire un petit personnage, d'autant mieux qu'Alexine, plus lente d'esprit, mais totalement dépourvue de jalousie, m'admirait sans restrictions à toute heure du jour.

Mais, un matin, nous trouvâmes un visage étranger à la place de M<sup>lle</sup> Victorine dans notre salle de classe. Les grandes chuchotaient entre elles des mots que nous ne comprîmes pas. Le lendemain, en servant notre déjeuner, ma mère dit à voix basse quelque chose à mon père. Celui-ci leva les épaules en murmurant :

– On pourrait tout de même nous mettre

quelque chose de mieux pour éduquer nos enfants !

Je ne revis plus M<sup>lle</sup> Victorine. Mais je devais garder toute ma vie le souvenir de cette physionomie attirante, de ces yeux câlinement enjôleurs qui avaient pris nos cœurs d'enfants, qui en ont pris peut-être bien d'autres, hélas !

La nouvelle maîtresse de classe était une petite femme alerte, toujours de bonne humeur, et qui nous parut tout aussitôt très agréable. Cette impression ne se démentit pas par la suite. M<sup>me</sup> Valier était une très honnête femme, excellente mère de famille, fort estimée de tous. Très vite, mes aptitudes pour l'étude, ma sagesse en classe, ma nature vive et franche me conquièrent ses sympathies. Là encore, ma douce petite Alexine ne fut pas jalouse. Elle se réjouissait de mes succès bien plus que s'ils lui eussent été personnels. Nous nous chérissions tendrement. Plus vigoureuse qu'elle, plus hardie, je la défendais contre tous, en particulier contre Adrien, notre frère, batailleur et violent, bon garçon au fond, mais trop gâté par notre père.

Je m'initiai très vite aux premiers mystères de l'arithmétique et de l'orthographe, je me passionnai pour l'histoire – dûment accommodée à la laïque, – j'écoutai avec respect les grands mots de notre manuel de morale, expliqués ensuite plus simplement, par M<sup>me</sup> Valier. Mais il était un nom que je ne devais jamais entendre prononcer durant mon enfance, sinon au milieu de blasphèmes ou de moqueries ; il était une divine histoire que je ne devais jamais connaître. Ma mère, élevée jusqu'à sa première Communion dans ce vague christianisme qui suffit trop souvent à nos ouvriers et paysans français, avait ensuite abandonné toutes pratiques religieuses. Mon père, baptisé lui aussi, était, adolescent encore, tombé sous la coupe de camarades qui avaient fait de lui un athée militant, toujours prêt à fulminer contre les prêtres. Sans discussion aucune, sans même, je crois, que ma mère eût le moindre désir contraire, il fut admis que nous serions élevées sans religion.

Dans la maison où nous demeurions, des prêtres, des religieuses venaient parfois voir des malades ou des mourants, apporter un secours à

quelqu'une des détreesses si nombreuses en ce quartier. On les insultait souvent, les prêtres surtout. Et mon père, quand il en rencontrait un, enfonçait sa casquette sur son front tant qu'il pouvait, en sifflant quelque refrain révolutionnaire.

Ainsi enseignée, je les croyais de bonne foi nos pires ennemis. Dans mes souvenirs d'enfance, l'un d'eux est resté comme principal acteur d'une scène que je ne devais jamais oublier.

C'était un matin d'hiver. Alexine et moi jouions sur le palier, tandis que ma mère faisait hâtivement le ménage. Mon père, qui relevait d'une mauvaise grippe et n'avait pas encore repris son travail, lui donnait de-ci, de-là, un coup de main. Par une porte entrebâillée, en face de celle de notre logement, nous arrivaient des gémissements sourds, des plaintes douloureuses. C'était une de nos voisines, la Cancel, qui se mourait. Et sa fille, pour se donner un peu d'air dans la chambre étroite, laissait la porte entrouverte.

Une forme sombre apparut tout à coup dans l'escalier, en face de nous. Je reconnus avec surprise un de ces hommes en robe noire que mon père appelait rarement par leur nom, préférant à celui-ci les termes empruntés au vocabulaire rouge. Arrivé sur le palier, il me demanda :

– Pourriez-vous me dire où habite M<sup>me</sup> Cancel, ma petite fille ?

Je ne répondis pas, mais le regardai fixement. Ce devait être un très méchant homme, puisque papa avait dit qu'ils étaient tous des canailles et des voleurs, et je n'étais pas fâchée de voir de près un de ces « ensoutanés » qui avaient parfois fait travailler ma petite cervelle d'enfant.

Je rencontrai de grands yeux noirs qui mettaient une expression vivante et forte sur ce jeune visage amaigri, aux os saillants, à la bouche énergique.

À ce moment, mon père apparut au seuil de notre logement. Il tenait à la main les brocs qu'il allait remplir à la fontaine. Je ne vis pas l'expression de sa physionomie, mais j'entendis

sa voix, à l'intonation tout à coup mauvaise, qui demandait :

– Eh bien ! qu'est-ce que vous voulez, vous ?

– Savez-vous où demeure M<sup>me</sup> Cancel, s'il vous plaît ?

– Je ne m'occupe pas de ça !

Et mon père, bousculant le prêtre au passage, s'apprêta à descendre.

Mais la petite voix claire d'Alexine s'éleva :

– M<sup>me</sup> Cancel ? C'est là !

Son doigt se tendait vers la porte derrière laquelle agonisait la voisine.

– Merci, ma mignonne.

Le prêtre étendait la main, la posait en un geste de tendresse et de bénédiction sur les cheveux blonds d'Alexine. Mais mon père, lâchant ses brocs qui dégringolèrent dans l'escalier, bondit sur lui, le repoussa :

– Ne la touche pas, corbeau de malheur !

Le prêtre, surpris par le choc, chancela, essaya de se retenir au mur et s'écroula sur le sol. Son

front porta contre un bidon de pétrole plein qui se trouvait sur le palier. Il resta là quelques secondes, immobile. Puis il se redressa, se leva sans effort apparent, mais je vis qu'un filet de sang coulait sur son visage pâle.

Il regarda mon père et dit d'une voix calme et ferme :

– Je prierai pour vous, ce sera ma vengeance.

– Pas besoin de tes prières, raticchon !

Mais la voix de mon père n'était pas très sûre, quelque chose d'inaccoutumé passait sur sa physionomie. Il nous cria :

– Rentrez, les gosses !

Puis, tournant le dos, il descendit pour aller à la recherche de ses brocs, tandis que le prêtre entra dans la chambre, dont la fille de la Cancel, attirée par le bruit, venait d'ouvrir la porte.

– Oh ! Solange, pourquoi papa l'a fait tomber ? me dit Alexine quand nous fûmes chez nous.

Il y avait des larmes dans ses doux yeux bruns un peu effarés.

– Parce que c’est un méchant ! répondis-je avec conviction.

La nuit suivante, je fus longue à m’endormir. Je revoyais sans cesse le pâle visage du prêtre, ce sang qui faisait une petite traînée de pourpre et ces grands yeux noirs, si vivants, qui avaient regardé mon père avec une ardente pitié. Des impressions indéfinissables s’agitaient en mon âme d’enfant. Plus tard, beaucoup plus tard, je devais les analyser et comprendre que j’avais, cette nuit-là, senti obscurément passer sur moi le souffle de la vérité.

## II

Quelques années passèrent, toutes pareilles, toutes marquées au coin de la pauvreté, du travail acharné pour ma pauvre mère, du chômage fréquent pour mon père. L'étude me passionnait de plus en plus. Par contre, elle laissait insensibles Adrien et Alexine.

Le seul incident marquant fut une journée toute entière – un lundi de Pentecôte – passée dans un coin de banlieue que nous qualifiions de campagne, nous qui n'avions jamais quitté Paris. Ce fut une joie inoubliable. Nous nous roulâmes dans l'herbe, nous cueillîmes quelques fleurettes découvertes avec peine, nous fîmes les fous avec délices. Ma mère, assise à l'ombre du seul arbre un peu touffu, semblait jouir autant que nous de l'air, du soleil, de la verdure. Ses grands yeux tristes s'éclairaient un peu, son teint, son pauvre teint plombé, prenait un semblant de couleur, et,

une fois, je la vis sourire.

Puis nous rentrâmes dans le triste logement ; ma mère se remit à la machine à coudre, et la journée « à la campagne » ne se renouvela plus.

Comme j'atteignais mes onze ans, il se produisit un fait qui devait avoir une influence profonde sur ma destinée.

Un jour, seule dans la première pièce de notre logement, je récitais des vers de Victor Hugo appris récemment. J'y mettais toute mon ardeur, toute mon âme. Quand j'eus fini, je vis que mon père était là, debout au seuil de la porte, simplement poussée tout à l'heure.

– Tu dis ça rudement bien, petite, s'exclama-t-il. Répète un peu, pour voir.

Je ne me fis pas prier, très fière et heureuse que mon père s'occupât de moi, dont il ne s'inquiétait guère d'habitude.

– Mais c'est tout à fait bien ! C'est ça qui m'a toujours manqué, de savoir dire comme il faut... Attends, tu vas me lire quelque chose...

Il s'en alla vers une armoire, prit sur une

planche tout en haut un vieux cahier et vint le poser devant moi.

– Tiens, dis-moi ça, petite !

En haut d'une page, je lus ces mots : *le Chant de la misère*. Et au-dessous s'alignaient des strophes écrites de la main de mon père.

C'était le cri de la misère et de la souffrance, de la misère révoltée, de la souffrance qui se traîne sur le sol, qui demande à la terre seule et à ses jouissances le soulagement et l'oubli. Le vers âpre et rude, souvent imparfait, jamais plat ou vulgaire, donnait un singulier relief à cette peinture violente de la vie du prolétaire, de ses haines et de ses aspirations vers des joies tangibles, des joies de riche. Toutes les misères que je connaissais déjà – les dures misères du pauvre – y étaient décrites en mots brefs, frustes, qui se heurtaient comme des cris de rage. Une vie intense circulait à travers toute l'œuvre, une vie débordante et farouche, mais douloureuse, sur laquelle planaient la haine et le désespoir.

Et tandis que je lisais tout haut, ainsi que le voulait mon père, les strophes colorées et brutales

éveillaient dans mon cerveau d'enfant un écho qui sommeillait. Toute petite, je réfléchissais déjà beaucoup ; depuis deux ans, les idées, les interrogations bouillonnaient chez moi. Alors que mes petites compagnes et ma sœur se laissaient vivre, passives pour la plupart, quelques-unes déjà révoltées, mais ne cherchaient pas le « pourquoi » des choses, moi, je songeais et j'emmagasinais un monde de réflexions dans ma jeune cervelle.

Oui, je les connaissais, tous ces « forçats de la misère » ! Ils étaient légion autour de nous. Nous en étions nous-mêmes, nous connaissions toutes les affres décrites là, en ces vers de passion âpre et sombre.

Quand j'eus fini de lire, je regardai mon père en murmurant d'une voix oppressé :

– Oh ! papa, que c'est beau ! Que c'est beau !

Je vis rayonner ses yeux pâles.

– Ah ! tu trouves, petite ? C'est mon grand œuvre, cela ! Et tu le dis pas mal. Mais tu peux faire mieux, je sens ça. Seulement, tu es encore

un peu jeune pour comprendre...

– Oh ! si, je comprends, protestai-je vivement.  
Et je sens bien tout ça, vois-tu, papa !

Il m'attira à lui et me regarda dans les yeux.

– Oui, tu as un regard intelligent, où il y a quelque chose... Il faudra que je t'apprenne à faire des vers.

– Oh ! papa, quel bonheur !

– Ça te fait plaisir ? Tu aimeras cela ?

– Oui ! Oh ! oui !

– Allons ! C'est peut-être toi qui hériteras de mes goûts ! Adrien ne comprend rien à tout cela...

Il s'interrompit, hésita une seconde, puis, posant sa main sur le cahier ouvert :

– Je vais te dire un secret. Ces vers, personne ne les connaît, sauf ta mère mais elle non plus n'a pas l'idée à ça, ajouta-t-il avec une moue de dédain. Je veux qu'ils demeurent inconnus jusqu'au jour où le prolétariat, enfin conscient de sa force, se lèvera en masse pour conquérir le pouvoir et la richesse. Alors, mon œuvre paraîtra,

et elle sera lue de tous, elle surexcitera les énergies, elle sera le grand cri douloureux de tout le peuple asservi qui se révolte et qui veut vivre.

Ses yeux luisaient d'une fièvre soudaine. La griserie des grandes phrases s'emparait de son cerveau, lui ôtait toute notion du lieu et de l'auditoire. Il parla, parla, écouté religieusement par moi, que le *Chant de la misère* avait plongée dans une admiration enivrée. Il parlait encore lorsque ma mère rentra.

– Qu'est-ce que tu racontes à cette petite ? dit-elle lorsque l'essoufflement produit par la montée des cinq étages se fut un peu atténué. Tu ne vas pas nous faire des discours ici, j'imagine ?

– J'aide à l'évolution de sa raison, répondit pompeusement mon père. Elle est fameusement plus intelligente qu'Adrien et Alexine, cette petite-là !

– La maîtresse le dit aussi. Elle apprend ce qu'elle veut et retient tout. Mais Alexine est bien plus adroite pour la couture.

– Eh bien ! on fera de Solange une institutrice.

– Oh ! oui, papa ! m'écriai-je.

Il me donna une tape sur la joue.

– Ça t'irait ? On verra ça, alors.

Ma mère haussa les épaules.

– Et avec quoi la nourrirons-nous jusqu'à ce qu'elle soit payée ? Il faut qu'elle entre en apprentissage dans quelques mois, d'autant plus que nous aurons encore un peu moins désormais pour vivre. M<sup>me</sup> Rollet vient de m'avertir qu'elle me diminuait de vingt centimes, par confection.

– Malheur ! gronda mon père. Ces gens-là nous sucent le sang ! Ah ! quand on aura balayé tout ça !

Il s'en alla vers l'armoire pour y renfermer le précieux cahier, tandis que ma mère, tout en toussant, enlevait son châle et s'installait à sa machine.

\*

Il paraît que mon père, si insouciant

d'ordinaire, avait été réellement frappé de mon intelligence, car le lendemain il alla trouver M<sup>me</sup> Valier et revint triomphant en annonçant que la maîtresse, étant donné mes remarquables dispositions, l'avait assuré que je pourrais faire mes études sans aucun frais et remporter haut la main mon diplôme d'institutrice.

– Je le sais bien ! répondit ma mère de son air lassé. Mais, pour la nourrir, pour l'entretenir jusqu'à l'École Normale ?

– Bah ! on y arrivera bien tout de même ! Adrien, dans quelque temps, sera payé...

– Nous ne verrons pas grand-chose de son argent ! Il aime le plaisir et ne se privera pas pour nous aider.

– Nous verrons ça. Et quant à Solange, elle sera institutrice, c'est décidé.

Ma mère ne discuta pas davantage. Si elle l'avait voulu – et pourvu qu'elle ne lui demandât pas de travailler quand il n'en avait pas l'idée, – elle aurait conduit mon père à son gré pour tout le reste. Mais j'ai compris depuis que

l'affaiblissement de sa santé, et probablement aussi cet abandon fataliste des âmes qu'une foi profonde, une espérance ferme ne vivifient pas, annihilèrent le germe d'énergie qui était en elle et qui s'était parfois développé dans les premiers temps après son mariage.

Je continuai donc mes classes, tandis qu'Alexine, à peine ses douze ans sonnés, entra en apprentissage chez une couturière.

Deux années passèrent ainsi. Tandis que ma sœur restait gaie et insouciante, je devenais songeuse, je me plongeais dans les livres et je faisais des vers. Car mon père avait tenu sa promesse. Et à mon premier essai il s'exclama avec enthousiasme :

– Tu es poète, ma fille ! Toi seule tiens de moi pour cela !

Plus d'une fois nous relûmes ensemble ses œuvres, et surtout le *Chant de la misère*, sa préférée. Un jour de chômage, il m'emmena vers les riches quartiers, me fit parcourir les boulevards, et quand nous eûmes les yeux et le cerveau bien remplis de ces visions de luxe, de

vie élégante et jouisseuse, de joie apparente, nous rentrâmes ; il s'assit devant une table et écrivit d'une traite une neuvième strophe au *Chant de la misère*.

Oh ! les mots ardents, les mots d'âpre fureur et de haine farouche qui coulèrent là, qui s'incrustèrent à la fois sur le papier grossier où la plume s'accrochait et dans mon cerveau d'adolescente !

Les succès que je remportais en classe, les compliments que je recevais, l'attention qu'apportait mon père à mes études et la préférence qui faisait de moi sa confidente exaltaient quelque peu mon jeune orgueil. Je traitais d'assez haut Adrien et Alexine, qui, bons enfants tous deux, ne s'en offusquaient pas. Mais tandis que mon frère riait de mes prétentions, la blonde Alexine m'admirait de tout son cœur.

Au reste, ce travers ne m'empêchait pas de les aimer fort, elle surtout, ma douce jumelle aux yeux bruns si tendres, qui était ma meilleure, presque ma seule amie.

Au logis, la misère rôdait, toujours autour de

nous. Ma mère donnait son dernier reste de vie dans un travail acharné. Elle n'était plus qu'une ombre, son pauvre visage prenait des teintes de vieille cire, ses os pointaient sous son vieux corsage. Des quintes de toux, interminables et déchirantes, secouaient son corps usé.

Plusieurs fois, en la voyant ainsi, nous la supplîmes, Alexine et moi, de nous laisser prendre sa place à la machine, le soir. Si peu adroite que je fusse, je croyais pouvoir, en suivant ses indications, arriver à un résultat convenable.

Mais elle nous repoussa avec un reste de vivacité :

– Non ! non ! C'est assez de moi ! Vous, vous commencez la vie, il ne faut pas vous tuer encore.

Et la machine reprenait sa marche, la confection s'achevait dans la nuit. Demain, elle s'en irait, alléchante de forme et de prix, elle s'en irait porter le germe terrible au sein d'une famille. Des jeunes femmes, des jeunes filles seraient touchées, la mort les emporterait à leur tour, peut-être en plein bonheur. Ah ! la

terrifiante revanche de la misère sur l'égoïsme et l'oubli des classes qui possèdent ! À celle-là, personne de nous ne songeait, et cependant c'était la plus effroyable et c'était celle de chaque jour.

Ma pauvre mère travailla jusqu'à la fin. Un soir, elle s'affaissa en quittant sa machine. Le lendemain, elle ne put se lever. Et dès lors elle resta là, étendue sur son vieux lit, silencieuse, écoutant la vie qui s'en allait. Elle ne se plaignait pas, elle endurait ses souffrances avec cette résignation froide et cet air un peu fermé que je lui avais toujours connus. Quand elle nous regardait seulement, quelque chose d'humide et de douloureux passait dans ses yeux restés beaux toujours et qui se voyaient seuls dans sa pauvre figure émaciée. Puis ils reprenaient leur expression de tristesse vague, un peu désespérée.

Le troisième jour, au matin, elle appela mon père qui la veillait dans cette dernière partie de la nuit, car elle avait de continuelles suffocations pendant lesquelles nous croyions toujours la voir rester entre nos mains.

En un instant, nous fûmes là. Elle avait senti la

mort venir, et nous la voyions aussi dans ses yeux, sur son visage qui n'était plus celui de la veille.

Mon père, sanglotant, lui avait pris la main et lui disait des mots sans suite, des mots fous, arrachés par le chagrin. Dans son regard à elle s'exprimait une inquiétude soudaine. Il semblait qu'un souvenir ou une vision passât devant ses yeux. Et elle dit tout à coup, d'une voix qui s'entendait à peine.

– S'il y avait un bon Dieu, tout de même ?...  
Si c'était vrai ?

– Mais non, Jeannette, mais non ! balbutia mon père. C'est des histoires de curés. Il ne te fera rien, le bon Dieu, parce qu'il n'y en a pas, bien vrai.

Un dernier reste de vie parut alors galvaniser la mourante. Elle eut un mouvement comme pour se soulever, une lueur de révolte et de douleur traversa son regard, et sa voix redevenue distincte dit lentement :

– Alors, il n'y a plus rien ?... Plus rien que le

trou dans la terre ? Et c'est pour ça qu'on vit ?

Une suffocation lui monta à la gorge, un flot de sang jaillit. Et elle passa dans cette crise, en fixant sur nous ses grands yeux douloureux où demeurait une lueur de tristesse désespérée.

Ce fut ainsi que je connus cette chose affreuse : la mort du pauvre à qui on a enlevé la foi, qui a travaillé et souffert toute sa vie au milieu des pires privations et s'en va sans consolation, sans espoir autre que le néant, le pauvre que l'Église exalte et qui prend sa revanche triomphante au moment de la mort, en voyant avec l'œil de sa foi le Christ penché vers lui pour l'accueillir comme son enfant de prédilection.

### III

Le désarroi régna dès lors dans notre triste logis. Mon père, désespéré, ne voulait plus travailler. Il restait des heures assis, l'œil fixé sur la machine à coudre silencieuse, évoquant sans doute la forme frêle et courbée qui y était naguère attachée comme un forçat à sa chaîne. Pauvre père, peut-être, tardivement éclairé, se disait-il qu'il avait bien contribué, par son insouciance, à alourdir le fardeau sous lequel avait succombé la morte !

Et nous aussi – Alexine et moi du moins – nous songions avec désespoir que nous aurions pu faire mieux pour elle, lui éviter des soucis, lui alléger certaines tâches.

Comme elle nous manquait, cette mère silencieuse et peu démonstrative, mais qui nous aimait fortement et qui était notre mère, enfin !

Pour étourdir mon chagrin, je me plongeais

dans l'étude avec acharnement. J'avais été reçue à l'École Normale, je revenais seulement au logis les jours de sortie. Mon père, poussé par le besoin, se remettait au travail ; Alexine gagnait un peu maintenant ; Adrien, comme mécanicien, recevait de quoi suffire largement à ses besoins. Et d'un vieux cousin du Berri, mort sans enfants, nous venions d'hériter une petite somme. La pauvre maman était partie au moment où une éclaircie se produisait dans notre horizon de misère.

Il s'assombrit bientôt de nouveau par le fait d'Adrien. Notre mère seule avait eu de l'influence sur lui, et réussissait à l'arrêter sur les mauvaises pentes vers lesquelles il penchait volontiers. Elle partie, et son premier chagrin passé, il commença à se laisser entraîner. Mon père, indulgent d'abord, lui adressa des reproches, s'emporta, et, finalement, à la suite d'une scène violente, le mit hors de chez lui. Adrien s'installa dans un autre quartier, nous ne le vîmes plus que rarement et quelques tristes échos de sa vie parvinrent seulement jusqu'à nous.

Alexine et moi atteignons dix-neuf ans lorsque ma jumelle fut demandée en mariage par un jeune ouvrier électricien, Augustin Biard, dont la famille habitait notre maison. C'était un garçon honnête et travailleur, un peu froid d'aspect, assez bien de sa personne. Il plaisait à Alexine – elle m'avoua même qu'elle l'aimait en secret. Le mariage eut lieu au mois de mai, par un jour ensoleillé. Alexine avait fait des économies pour avoir une robe blanche, une robe en laine, très simple, qu'ornait un petit bouquet de fleurs d'oranger. Je posai la couronne sur ses fins cheveux blonds, qui frisottaient autour de son visage rose. Elle était fraîche et mignonne, mon Alexine. Pour des jumelles, nous nous ressemblions bien peu. Grande et mince, j'avais un teint mat, des traits fermes, de lourds cheveux bruns et des yeux d'un bleu ardent, « d'un bleu de feu », disait mon père. L'énergie se lisait dans ce regard et souvent aussi une réflexion pensive. Au moral, nous étions également dissemblables. Alexine était la petite fleur parisienne, sentimentale et gaie, un peu coquette, enfant jusqu'au jour du mariage, et qui très souvent sera

une femme dévouée, qui le serait surtout bien plus encore si une ferme direction morale, si une foi agissante venaient l'aider au milieu des dangers et des luttes de son existence.

Sentimentale, sa jumelle ne l'était pas le moins du monde. Tout poète que je fusse, je voyais la vie sous un angle très pratique et l'amour n'était à mes yeux qu'une périlleuse chimère dont je me jugeais très garantie par mes goûts d'études et la vocation pédagogique qui se dessinait très nettement en moi. Ma nature était cependant singulièrement ardente, un peu entière, très capable d'affection. Mais l'orgueil de mon enfance existait toujours. Et Solange Dorvenne avait tacitement convenu avec elle-même qu'elle ne se donnerait à aucun homme, qu'elle resterait indépendante et libre de sa destinée.

– Le mariage de ta sœur changera tes idées, fillette, m'avait prédit mon père.

Il n'en fut rien, tout au contraire. La brève sécheresse de la cérémonie civile m'impressionna, et, en entendant le « oui » sortir des lèvres d'Alexine et d'Augustin, j'eus la

sensation rapide du vide de ces promesses humaines faites devant des humains, sans que la pensée divine planât sur eux, sans que Dieu fût pris à témoin de cette union. Une tristesse invincible m'envahit, et je fus quelque temps avant de pouvoir la secouer, au cours de cette journée de fête qui nous réunissait tous pour un jour, car Adrien avait reparu en la circonstance.

Depuis, bien qu'Alexine parût heureuse, je pensai au mariage avec plus d'hostilité encore. Tandis que ma sœur s'en allait vers la vie avec une confiance d'enfant, je réfléchissais, je m'étudiais et j'étudiais les autres, je me faisais une âme de sceptique.

L'hiver qui suivit le mariage d'Alexine, mon père rentra un soir avec des frissons. Le lendemain, il était très mal. Il refusa de se laisser porter à l'hôpital, en disant que ce n'était pas la peine et qu'il voulait mourir chez lui. Alexine, qui habitait la même maison, me fit prévenir et j'accourus près de lui. Nous envoyâmes chercher Adrien, mais il fut introuvable. Ma sœur et moi assistâmes seuls aux derniers moments de notre

père. Tandis qu'il pouvait encore parler distinctement, il me remit son cahier de vers en me disant :

– Je te le confie à toi toute seule, ma petite Solange. Quand viendra le grand soir, tu feras connaître au monde des prolétaires mon *Chant de la misère*. C'est le seul héritage de ton père, mais il fera peut-être un jour trembler les riches.

Bientôt il ne parla plus. Mais il souffrait atrocement et se plaignait sans relâche. Nous assistions, silencieuses et impuissantes, à cette agonie. Et voici qu'un mot sortit de ses lèvres. Je me penchai vivement pour le saisir.

– Un prêtre !

Je répondis doucement en l'embrassant :

– Ne crains rien, mon pauvre papa, ils ne t'approcheront pas ! Tes petites filles sont là, qui t'aiment et ne te quitteront pas.

Un regard d'inoubliable angoisse m'enveloppa, et les lèvres desséchées laissèrent encore passer ce mot, comme un souffle :

– Un prêtre !

Je regardai Alexine. Elle dit à mi-voix :

– Le pauvre père, comme il les craint et les déteste ! On m'a dit cependant qu'il y en avait de bons, mais c'est par hasard, probablement.

J'essuyai la sueur qui coulait sur le visage du mourant. Et il ne parla plus. Mais jusqu'à la fin son regard terrifié et suppliant s'attacha sur nous, et il partit ainsi sans que nous ayons compris.

Comment nous, les petites athées, aurions-nous pu avoir le soupçon de ce qu'il nous demandait de toutes les forces de son âme baptisée, nourrie autrefois de l'enseignement chrétien, et qui avait « vu » à ses derniers moments, qui avait vu ce Dieu nié et blasphémé pendant tant d'années, mais auquel elle n'avait peut-être jamais cessé de croire ?

Je souhaite qu'il s'en trouve peu, dans notre France déchristianisée, de ces pères et de ces mères qui verront, à leur heure dernière, leur désir suprême incompris des enfants qu'ils ont fait élever dans l'ignorance et la haine de Dieu !

## IV

En sortant de l'École Normale, je fus envoyée comme institutrice adjointe à Sillery.

C'était un gros village, bien placé au centre d'un pays de riches cultures. Le goût de la campagne, qui existait en moi à l'état de germe, se développa aussitôt que je fus là, au milieu de cette population de paysans desquels me rapprochait le sang rustique qui coulait dans mes veines. L'atmosphère parisienne n'avait pas eu raison de l'atavisme. Et l'intellectuelle que je me piquais d'être se sentit aussi très vite de cette race campagnarde parmi laquelle elle allait vivre.

L'institutrice en titre, M<sup>lle</sup> Jeantet, se révéla à moi, dès l'abord, comme une bonne personne, point tracassante, dont le plus grave défaut me parut être une santé déplorable. Fort heureusement pour elle, il y avait peu à faire à l'école communale de Sillery. L'année

précédente, quelques gros fermiers bien-pensants et le châtelain du pays s'étaient réunis pour fonder une école libre. Et l'autre s'était du coup vidée pour moitié.

– Il n'y en a pas assez pour deux et trop aussi pour moi toute seule, disait M<sup>lle</sup> Jeantet.

Je pris sur moi la plus grosse tâche, car j'arrivais avec une provision d'énergie et de bonne volonté. J'aimais les enfants et j'avais un goût très prononcé pour l'enseignement. Je réunissais donc deux conditions nécessaires à la bonne institutrice. Les parents voulurent bien, au bout de quelques mois, me proclamer telle, et je sus plus tard que quelques-uns, hésitant à envoyer leurs enfants à l'école libre, s'étaient décidés à les laisser chez nous, « à cause de M<sup>lle</sup> Dorvenne, qui enseignait si bien et qui savait prendre les mioches de façon à leur faire faire ce qu'elle voulait ».

L'école de garçons, n'ayant pas de concurrence, se trouvait beaucoup mieux fournie en élèves. Le directeur était un cousin de M<sup>lle</sup> Jeantet, Dominique Lasalle. Il venait de

temps à autre voir sa parente. Il avait trente-cinq ans, c'était un grand brun, maigre de visage et de corps, avec des pommettes saillantes et des yeux enfoncés dans l'orbite. Sa physionomie ôtait froide et intelligente, ses gestes toujours mesurés. M<sup>lle</sup> Jeantet disait de lui :

– C'est un garçon qui a de la valeur et une ambition proportionnée. Mais je crois que le sentiment ne le gêne pas.

Nous causions parfois ensemble. Il avait une élocution facile et nette, ses idées sociales se rapprochaient des miennes. Lui, cependant, n'avait pas souffert comme moi de la misère. Ses parents étaient des cultivateurs très aisés, un très petit bien lui reviendrait après leur mort. Et je n'en trouvais que plus méritoire son désir ardent d'une rénovation du peuple.

Quand je fis cette réflexion à M<sup>lle</sup> Jeantet, elle hocha doucement la tête, avec un petit sourire sceptique.

– Bah ! bah ! il ne faut pas faire trop état de cela, chère mademoiselle ! Ce sont les idées du jour. Dominique sait qu'elles ne pourront que lui

être utiles dans sa carrière.

Je m'écriai :

– Comment, mademoiselle, vous ne les croyez pas sincères de la part de votre cousin ?

– Je ne dis pas cela absolument, mais enfin je le soupçonne d'être comme tant d'autres. Car si nous pouvions pénétrer dans le secret des cœurs, en trouverions-nous beaucoup de sincères, de désintéressés, parmi tous les sociologues de nos jours ? Et je dis cela surtout pour le parti auquel appartient Dominique. À des gens qui mettent le bonheur dans les jouissances de la terre, comment voulez-vous demander un désintéressement qui suppose de l'enthousiasme, et par conséquent un idéal ? La sociologie est pour eux un moyen ou une étiquette, voilà tout, sauf quelques exceptions honorables. Mais, si vous voulez vous éviter des désillusions, ne voyez pas d'emblée en eux des apôtres.

Je soupçonnais déjà M<sup>lle</sup> Jeantet de ne pas partager les idées de son cousin. Cette déclaration m'éclaira tout à fait. Mais je ne l'en estimais pas moins, car l'esprit sectaire n'était pas mon fait, et

je reconnaissais à chacun le droit d'avoir son opinion, ce qui n'était pas le cas de M. Lasalle, comme je m'en aperçus peu après.

Le jeudi et le dimanche, je profitais de mes heures de liberté pour aller faire une longue promenade. La campagne était riche ici, le paysage se montrait empreint d'un charme calme et fortifiant. Le long des terres fraîchement labourées pour les semailles d'automne, je gagnais quelque joli coin, un petit bois où la mousse humide et les feuilles mortes sentaient bon, une anse de la petite rivière où des troncs d'arbres abattus m'offraient un siège, les jours où un rayon de soleil permettait de s'asseoir.

Puis, parfois, j'allais voir ma sœur, car Sillery n'était pas loin de Paris. Mais elle ne venait pas chez moi. Son mari se montrait aussi regardant que travailleur, il la tenait dans une étroite dépendance. Bien qu'elle ne se plaignît jamais, j'avais le soupçon qu'elle n'était pas heureuse, depuis quelque temps surtout. Ses joues fraîches avaient bien pâli, ses yeux s'imprégnaient d'une mélancolie inquiète, et je ne voyais plus guère le

sourire sur ses lèvres. Mais à mes questions elle répondait toujours, en prenant un petit air brave :

– Cela va très bien, ma Solange. J'aime tant mon Augustin ! Et nos petits sont si gentils !

Car elle avait deux enfants, deux petits garçons. Pour les élever, elle avait dû quitter son métier de couturière, afin de rester au logis. À un mot qu'elle laissa un jour échapper, je crus comprendre que son mari en était mécontent et lui reprochait de ne plus apporter sa part de gain.

Je n'étais donc pas sans inquiétude de ce côté. Quant à Adrien, je n'en avais plus que de rares nouvelles. Il représentait le type de l'ouvrier noceur, paresseux, pas mauvaise nature au fond, mais qui se laisse entraîner et forme le plus sûr contingent des meneurs de grèves.

## V

L'hiver était tardif cette année-là. Les froids n'arrivèrent qu'au commencement de janvier. Un après-midi de dimanche, je m'en allai vers le petit étang de Saint-Loup dans l'intention de voir s'il était complètement glacé. J'aimais ainsi à donner un but à mes promenades solitaires. Je me mis à marcher très vite sur le sol durci par une forte gelée nocturne. Le soleil pâle éclairait les terres brunes, craqueleuses, sous lesquelles la vie continuait son œuvre de reproduction, et les bois dépouillés qui reverdiraient demain. Entre deux plis de terrain, j'apercevais le scintillement de la rivière. Dans un horizon de brume argentée, des collines longues s'estompaient en grisaille et formaient un fond moelleux de teintes apaisantes au paysage d'hiver discrètement éclairé que j'avais sous les yeux.

Dans un entourage de vieux arbres qui

laissaient voir leur squelette dénudé s'étendait la ferme de l'Abbaye-Blanche. Le bâtiment principal était une ancienne construction monastique, noircie par le temps, solide encore. Des cordons de lierre couraient le long des murs roux caressés par le soleil. Des poules innombrables picoraient dans la grande cour admirablement tenue. D'ailleurs, l'aspect général de toute la ferme dénotait l'aisance et une direction entendue.

Au passage, j'avais toujours un regard de complaisance pour cette demeure. J'aimais les vieux murs. Un levain de traditionalisme existait dans mon âme de jeune révolutionnaire, à mon insu.

Dans la cour, une jeune personne vêtue de noir jouait avec un petit enfant. Elle tourna la tête quand je passais et je vis un visage aux traits forcis, à l'expression énergique et attirante. Je remarquai aussi qu'un grand crucifix d'argent retombait sur sa poitrine.

L'étang était encore à une certaine distance de la ferme. Je l'eus cependant bientôt atteint.

Il était pris, mais non fortement encore, surtout à certains endroits.

Je demeurai un long moment debout, immobile, contemplant la nappe d'eau figée sur laquelle le soleil produisait de charmants jeux de lumière. Mon âme de poète frémissait. Des vers s'ébauchaient dans mon cerveau, le rêve de l'inspiration me prenait tout entière, et la lumière ambiante seule existait pour moi.

Un bruit léger à mes côtés me fit tourner la tête. Un enfant était là, tout au bord de la berge. Avant que j'eusse pu faire un mouvement, il sautait sur la glace. Celle-ci craqua. D'un bond, je fus là, je me penchai, je le saisis entre mes bras. Il était temps. La glace craqua de nouveau et l'eau jaillit au-dessus.

Mais l'enfant était sauvé. Il me regardait, étonné, ne comprenant pas. C'était un petit garçon de cinq ans environ, gentiment vêtu, à la mine éveillée, aux cheveux blonds.

– Petit imprudent qui a manqué se noyer ! dis-je d'une voix qui tremblait un peu, car j'avais eu un moment de grand effroi. Tiens ! vois cette

eau ! Si je n'avais été ici, tu serais là-dedans !

Mais il ne se rendait évidemment pas compte du danger. Il secoua sa petite tête en ripostant d'un ton décidé :

– Je voulais aller me promener sur la glace !

– C'est dessous que tu aurais été, petit vilain ! Je vais te reconduire à tes parents pour être sûre que tu ne recommenceras pas. Où demeures-tu ?

Il étendit la main dans la direction de l'Abbaye-Blanche :

– À la ferme, madame.

– Viens, alors !

Il se laissa emmener sans difficulté, en jetant toutefois vers l'étang un coup d'œil de regret.

Devant nous, venant à notre rencontre, apparut tout à coup une silhouette d'homme. Je sentis la main de l'enfant frémir un peu dans la mienne.

– Voilà papa ! dit-il d'une voix craintive.

– C'est lui qui est le fermier de l'Abbaye-Blanche ? demandai-je.

Le petit fit signe que oui. Et, lâchant ma main,

il s'élança vers son père.

– Eh bien, Jean, que t'est-il arrivé ? Pourquoi es-tu ramené par madame ? dit une voix sonore et bien timbrée.

Le fermier avait posé une main sur la tête de son fils et, de l'autre, il découvrait ses épais cheveux roux. C'était un homme grand et fort, aux larges épaules, à l'allure dégagée. Son visage, quant aux traits et à l'expression, me rappela celui de la jeune fille entrevue tout à l'heure dans la cour de la ferme. Je rencontrai des yeux noirs graves et doux, qui donnaient un grand charme à ce visage dont tous les traits dénotaient l'énergie et la volonté.

Je répondis à la place de l'enfant, en racontant ce qui s'était passé. Sur la physionomie du père, une angoisse passa, et la main posée sur la tête du petit eut un léger tremblement.

– Je ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance, madame..., ou peut-être plutôt mademoiselle, car je crois reconnaître en vous l'institutrice adjointe de l'école communale.

– Je suis, en effet, M<sup>lle</sup> Dorvenne, monsieur.

– Recevez donc, mademoiselle, les remerciements d'un père à qui vous venez d'épargner une affreuse douleur. Je ne l'oublierai jamais, et je serais trop heureux de pouvoir vous témoigner un jour, autrement que par des paroles, cette reconnaissance.

Il était très ému et moi aussi. Il ajouta presque aussitôt, en appuyant un peu plus fort sur la tête de l'enfant :

– Je venais de m'apercevoir de la disparition de Jean et j'allais à sa recherche... Voilà une désobéissance qui aurait pu te coûter bien cher, Jean, et elle sera sérieusement punie de telle sorte que tu n'auras plus envie de recommencer.

Sa voix était calme, on n'aurait pu y discerner une nuance d'irritation. Et je remarquai un mélange de résolution et de tristesse dans le regard qui s'abaissait sur la petite tête courbée sous sa main.

Jean avait bien envie de pleurer, je le voyais aux coins de sa bouche qui se retroussaient.

Pourtant, il ne devait pas être bien terrible, ce jeune père aux yeux si doux et si bons.

– Il regrette déjà sa faute et est certainement tout disposé à en demander pardon, dis-je. Puis-je solliciter sa grâce, monsieur ?

– Je suis désolé de devoir opposer un refus à celle qui vient de sauver mon fils ! Demandez-moi toute autre chose, mademoiselle. Mais Jean doit être puni. Mes enfants sont élevés très sévèrement, et la correction promise, la punition encourue ne sont jamais levées.

– Oh ! que vous êtes rigide ! ne pus-je m'empêcher de dire, un peu surprise de ces paroles qui, à mon avis, ne s'accordaient pas avec l'expression de cette physionomie.

– Non, je suis seulement prudent.

Une ombre fugitive voilâ son regard, ses lèvres frémirent un peu. Il reprit presque aussitôt :

– Je serais heureux, mademoiselle, si vous vouliez venir jusqu'à la ferme, afin que ma grand-mère et ma sœur puissent vous remercier.

– Cela n'en vaut certainement pas la peine !  
Vous accordez trop d'importance à cet acte si naturel, monsieur.

– Vous nous avez épargné un tel chagrin !  
Nous ne saurions vous en être trop reconnaissants. Mais je n'ose insister.

– Je ferais très volontiers la connaissance de ces dames ! répliquai-je dans un soudain élan d'une sympathie dont je n'étais pas coutumière si vite, au premier abord.

– Venez donc. Nous sommes tout près de la ferme, d'ailleurs.

Je dis, tout en avançant près de lui :

– Vous avez là une fort belle exploitation, me semble-t-il.

– Elle est, en effet, assez considérable. Mon père l'a fort augmentée. Depuis plus d'un siècle, l'Abbaye-Blanche est dans notre famille, mais celle-ci a eu des hauts et des bas. Bienheureuse a-t-elle été de conserver toujours, malgré tout, la vieille maison et quelques terres ! Un héritier plus habile ou plus chanceux ramenait la prospérité.

Nous avons toujours eu une grande force : le maintien des anciennes traditions et l'union entre tous les membres de notre famille. Les générations qui ne se laissent pas entamer sur ces points-là sont solides comme des rocs contre tous les assauts.

– Vous êtes traditionnaliste, monsieur ?

– Complètement, mademoiselle. Il est si bon de sentir derrière soi le passé mort en apparence, vivant toujours cependant par l'âme de nos morts et par ces traditions qu'ils nous ont léguées, qui sont comme un souffle de cette âme même se prolongeant à travers les siècles !

Je fus frappée de l'accent grave, convaincu, de sa voix. Et je songeai que cet homme devait être une intelligence, en même temps qu'une âme peu ordinaire.

Dans la cour de la ferme, la jeune fille ne jouait plus avec le petit enfant. Debout près d'une vieille dame vêtue de noir, elle semblait guetter quelqu'un. À notre vue, elle s'avança vivement :

– Tu l'as retrouvé, Michel ? Il était près de

l'étang, n'est-ce pas ?

– Oui. Et bien près d'être dedans ! Sans mademoiselle !...

En quelques mots, il dit à sa sœur, puis à sa grand-mère, qui arrivait d'un pas encore alerte, ce qui s'était passé. De nouveau, je reçus des remerciements chaleureux. L'aïeule avait une bonne petite figure ridée très sympathique, elle me serrait les mains tant qu'elle pouvait entre ses doigts parcheminés. La petite-fille, moins démonstrative, m'enveloppait du regard très doux de ses yeux bruns.

Après quelques mots échangés, je pris congé et m'engageai dans l'allée de vieux hêtres qui, de la ferme, menait à la route. Là, je me heurtai presque à Dominique Lasalle qui venait de Sillery.

– Vous voilà en promenade, dis-je en répondant à son salut.

– Oui, je vais jusqu'à l'étang, une petite course hygiénique simplement. Je déteste la campagne.

– En effet, je sais, et sur ce point-là nous ne nous comprendrons guère.

– Non, pas sur celui-là... Mais sur d'autres j'espère qu'il n'en sera pas de même.

Il souriait – ce qui était rare chez lui – et son regard prenait une expression inaccoutumée en s'attachant sur moi.

Je n'étais pas coquette, je n'avais jamais permis que l'on me courtsât. L'intention évidente de M. Lasalle me déplut. Je ripostai sèchement :

– Peut-être bien quand même. Je crois que vous avez des idées plus avancées que les miennes.

– En matière sociale ? Oui, c'est possible. Mais on arrive toujours à s'entendre.

– Non, pas toujours. Il y a des cas où les opinions sont inconciliables.

– Certes, mais il n'en est pas ainsi des nôtres. Ah ! il en serait tout autrement si vous étiez comme ceux-là.

Si main s'étendait dans la direction de la

ferme.

– Eh bien ! qu'est-ce qu'ils sont, ceux-là ? dis-je d'un ton involontairement un peu agressif.

– Nos pires ennemis. Michel Dorques, le fermier, est un des principaux soutiens de l'école libre et du curé. C'est le réactionnaire accompli. Sa sœur était religieuse ; sécularisé depuis l'année dernière, la voilà revenue au logis. Elle attire les enfants de chez nous pour leur faire apprendre le catéchisme. Ce sont des gens dangereux, qui ont malheureusement de l'influence par ici, car la famille habite le pays depuis des temps immémoriaux ; ils ont une certaine fortune et donnent beaucoup, m'a-t-on dit, ce qui reste toujours le meilleur moyen d'embobeliner les gens.

– Ils peuvent donner par bonté, par esprit de justice, dans l'unique but d'améliorer le sort de leurs frères.

Il eut un petit ricanement :

– Le sort de leurs frères ! La bonne histoire ! Ça ne les occupe guère. Ils sont contents pourvu

qu'ils encapuchonnent le plus possible de cerveaux et qu'ils mettent l'éteignoir sur les intelligences libres.

Ces paroles me rappelèrent les belles phrases de mon père. Mais M. Lasalle les prononçait beaucoup plus froidement, sans cet enthousiasme concentré qui existait chez mon pauvre papa. Elles semblaient ainsi moins redondantes, mais voyons dans le mariage un engagement qui peut être temporaire, selon la volonté de l'un ou l'autre des époux. C'est beaucoup plus raisonnable et beaucoup plus humain, convenez-en !

– Plus humain, oui. Plus raisonnable... peut-être.

– Vous n'en êtes pas très sûre !

– Non, pas tout à fait. J'ai encore besoin de me faire une opinion là-dessus. Mais je vous retarde dans votre promenade. Bonsoir, monsieur.

Je m'en allais vers Sillery d'un pas alerte d'abord et qui se ralentit peu à peu. Je songeai à Michel Dorques, à ses petits enfants qui n'avaient

plus de mère. Voilà un homme jeune, sympathique, probablement aimant – son regard le disait, – dont la vie était brisée, finie, par la faute de quelque pécore sans cœur et sans cervelle. Il est vrai que rien ne l'empêchait de la refaire, de songer à un autre bonheur.

Non, rien qu'un préjugé, une défense de ses prêtres. Peut-être un jour s'évaderait-il de cette geôle pour reprendre sa liberté morale. Mais j'avais lu tant de volonté consciente sur cette physionomie que je n'osais accuser de faiblesse le jeune fermier de l'Abbaye-Blanche et qu'une inconsciente admiration vibrait en moi devant la force morale qui permettait à un homme outragé de ne pas chercher la vengeance, de se considérer comme lié toujours par la promesse faite jadis devant les hommes, mais surtout devant son Dieu.

## VI

Dans le courant de ce même mois, j'eus confirmation de ce que je pressentais par rapport à Alexine. Ma sœur, au milieu de sanglots déchirants, m'apprit qu'elle était abandonnée pour une jeune ouvrière en plumes et fleurs, parente d'Augustin, et que celui-ci demandait le divorce pour pouvoir l'épouser.

– Elle gagne beaucoup, m'expliqua Alexine au milieu de hoquets convulsifs. Et il aime tant l'argent ! Et puis elle n'est pas fatiguée comme moi, elle est gaie et coquette. Je l'étais aussi quand il m'a épousée. Mais on ne peut pas le rester toujours, surtout quand les enfants arrivent. J'ai pourtant fait ce que j'ai pu ! Dans ces derniers temps, je prenais même de l'ouvrage auquel je travaillais toute la nuit, afin de pouvoir lui remettre quelque argent. Mais elle en gagne beaucoup plus. Et elle rit si bien !

J'avais pris la pauvre petite dans mes bras, je cherchais des mois pour consoler cette douleur. Et elle répétait comme un refrain :

– Je l'aimais tant !... Je l'aime tant !

À ce moment, par la fenêtre ouverte, parvint un frais éclat de rire. Alexine se redressa et ses traits se contractèrent.

– Tiens, l'entends-tu ? dit-elle d'une voix sifflante. Elle demeure dans le bâtiment en face, avec sa sœur, et elle rit tout le temps comme cela. Moi aussi, autrefois... Mais je ne peux plus. Ferme, Solange, que je ne l'entende pas !

Je lui obéis. Mais tandis que je fermais la fenêtre j'entrevis à l'une de celles qui me faisaient face une tête brune frisée, un visage rond et frais, aux lèvres très rouges qui riaient, image de vie triomphante et d'insouciant gaité qui me rendit plus douloureuse la vue de ma pauvre Alexine écrasée de désespoir.

Je n'éprouvais pour Augustin que le mépris et l'indignation portés à leurs dernières limites. Néanmoins, j'offris à ma sœur d'aller le voir,

pour tenter de l'ébranler dans sa résolution.

Je vis une lueur d'espoir traverser le regard morne d'Alexine.

– Oh ! oui, vas-y ! Tâche d'obtenir qu'il ne demande pas le divorce. Alors il me reviendra un jour, j'en suis sûre. Il sait bien comme je l'aime, et que personne ne l'aimera jamais comme moi.

Cette démarche me coûtait fort. D'autre part, je comptais peu trouver chez lui Augustin. Le hasard me le fit croiser, comme il sortait, dans l'allée de la maison meublée, située dans une rue voisine, où il avait élu domicile depuis une récente demande en divorce.

Il eut à ma vue un brusque mouvement de surprise et de contrariété.

– Vous, Solange !

– Oui, moi qui voudrais vous parler.

– Impossible, je suis attendu.

– Il me faut cinq minutes.

Probablement lut-il sur ma physionomie une décision inébranlable, car il dit d'un ton

maussade :

– Eh bien ! venez.

Nous montâmes l'escalier sordide ; il m'introduisit dans une chambre misérable et m'offrit une chaise que je ne pris pas.

– Vous venez me parler d'Alexine ? dit-il brusquement. C'est inutile. Tout est décidé, et l'avocat m'a dit que le divorce serait certainement prononcé.

– C'est odieux ! Ma sœur a pourtant rempli toujours son devoir à votre égard !

– Oui, je ne dis pas, sauf en ces derniers temps.

Je savais à quoi il faisait allusion, et c'était sur ce fait qu'il basait son instance en divorce. Un de leurs voisins, jeune célibataire d'assez mauvaise réputation, avait été fort malade, et Alexine, obéissant à son extrême bonté de cœur, émue par les plaintes et l'abandon de ce malheureux, l'avait soigné avec dévouement à l'insu de son mari, dont elle connaissait la nature sèche et peu serviable. Cela avait été exploité contre elle par

lui, qui ne cherchait qu'une raison pour demander le divorce. Les protestations de la pauvre petite étaient restées lettre morte, d'autant mieux que des voisines, jalouses de ses manières qui n'étaient pas tout à fait celles de son entourage, avaient complaisamment pris parti pour Augustin.

Je ripostai :

– Vous savez bien qu'il n'en est rien. Et vous êtes un lâche d'abandonner ainsi votre femme et vos enfants !

J'avais pris des résolutions de patience. Mais le fond ardent de ma nature l'emportait devant cet homme que je sentais dès l'abord invincible, froidement résolu.

Il ne se cabra pas sous l'injure. Les idées antipatriotiques étaient devenues siennes, et l'épithète de « lâche » n'avait rien qui pût l'émouvoir.

– Je suis libre, j'agis comme il me plaît, répondit-il avec une déconcertante tranquillité. Jamais je ne me suis cru engagé pour la vie on

épousant Alexine.

– Mais elle se donnait toute à vous, pour toujours !

– Cela, c'était son affaire. Chacun est libre. Soit dit entre nous, elle est un peu trop sentimentale, votre sœur, Solange. Il faut se faire une raison. Elle pourra se remarier aussi.

Je l'enveloppai d'un regard méprisant.

– Et vos enfants ?

– Je les laisserai à leur mère tous les deux. J'aurais bien pris Louis, qui est gentil et déluré, mais Julienne n'en voudrait pas. Alors je donnerai quelque chose à Alexine pour eux. C'est la loi qui veut ça.

Je dis lentement, sans quitter des yeux son visage calme et froid :

– Vous êtes un misérable.

Puis je sortis, suffoquant d'indignation contenue. Je m'en allai éteindre la dernière lueur d'espoir dans le cœur de ma pauvre Alexine.

Dès le lendemain, je l'emmenai à Sillery avec

les deux petits. Près de l'école se trouvait à louer une petite bicoque assez logeable. J'y installai ma sœur tant bien que mal. Avec mes émoluments et la petite somme qu'Augustin serait obligé de verser pour ses enfants, je devrais maintenant les faire vivre tous trois.

M<sup>lle</sup> Jeantet se montra parfaite pour Alexine et pour moi. Je ne m'étais pas trompée en la jugeant femme de cœur. Les parents de mes élèves nous témoignèrent aussi de la sympathie. On m'aimait, et la triste histoire de ma sœur avait éveillé un intérêt compatissant.

La pauvre chérie s'enfermait dans son petit logis, sans vouloir se laisser distraire de son chagrin dévorant. Son visage se creusait un peu plus chaque jour, et je m'effrayais en remarquant sa ressemblance de plus en plus accentuée avec notre mère, telle qu'elle paraissait dans les dernières années de sa vie.

Les enfants, Louis et André, étaient charmants. Louis avait deux ans, il se montrait le plus turbulent et le plus malicieux des bambins de cet âge. Il avait été le préféré de son père.

Probablement, Augustin l'aurait réclamé si, comme il me l'avait laissé entendre, la brune Julienne ne s'était refusée à servir de mère à l'enfant. Ce supplément de chagrin avait été ainsi heureusement épargné à ma sœur. Elle aimait passionnément ses enfants, s'occupait d'eux avec un dévouement de tous les instants. Mais ils ne réussissaient pas à lui faire oublier son mari, bien au contraire, car tous deux ressemblaient à leur père.

\*

Je fus quelque temps avant de reprendre mes promenades bi-hebdomadaires. Je restais près de ma sœur chérie, j'essayais de secouer sa morne indifférence de toute chose, j'amusais les bébés, qui m'aimaient beaucoup. Parfois, quand venait un rayon de soleil, Alexine consentait à venir s'asseoir dans le jardin de l'école, tout proche. Elle travaillait à quelque raccommodage, en répondant par des monosyllabes aux essais de conversation de M<sup>lle</sup> Jeantet. À nos pieds, les

enfants se roulaient sur le sable. Puis le ciel se voilait, l'air fraîchissait, et nous rentrions dans la maison d'école, nous allions nous installer dans la chambre hospitalière de M<sup>lle</sup> Jeantet. Elle nous faisait du thé, nous causions toutes deux des menus faits de Sillery, des événements marquants du moment, presque jamais de politique. Nous avions reconnu que nos opinions ne concordaient pas sur ce point-là.

— Voyez-vous, je suis une retardataire, ma petite, m'avait déclaré l'excellente demoiselle. Je crois encore que la religion est indispensable, que l'autorité et le principe d'ordre sont nécessaires dans un gouvernement et qu'il est dangereux de faire litière de toutes nos traditions françaises pour adopter uniquement les idées nouvelles, devenues d'emblée sacro-saintes. Vous, vous êtes de la nouvelle école. Nous ne pourrons jamais nous entendre sur ce sujet-là. Convenons donc de n'en pas parler.

Nous convînmes et, sauf de rares exceptions nous tînmes parole.

M. Lasalle et elle en usaient de même entre

eux. Lui disait avec un demi-sourire narquois :

– Il faut avoir pitié de vos petites faiblesses, cousine Jeanne.

Elle déclarait :

– Je n'aime pas entendre le fils de braves gens tranquilles, un garçon qui a été baptisé et communié, m'avancer des théories pareilles.

Et les questions religieuses et politiques, par un accord tacite, n'étaient plus discutées entre eux.

Il venait cependant fréquemment chez sa cousine. Celle-ci s'en était étonnée d'abord, puis elle ne disait plus rien, et je remarquais un éclair de malice dans son regard chaque fois qu'arrivait Dominique.

J'avais déjà vu la vie de près, elle s'était chargée de bonne heure de m'enlever toutes les naïvetés et les ignorances. Je savais pour qui venait Dominique Lasalle et je pressentais la demande qui allait m'être faite.

Ce fut un dimanche de la fin de mars. Laisant M<sup>lle</sup> Jeantet et Alexine, qui travaillaient dans le

jardin, j'étais rentrée pour chercher un livre dans ma chambre. En descendant, je rencontrai dans le corridor M. Lasalle, qui arrivait. Il me salua avec empressement, s'informa de la santé de ma sœur. Puis, voyant que je faisais un mouvement pour me diriger vers le jardin, il demanda :

– Pourrais-je vous parler seul, mademoiselle ?

Je savais qu'il faudrait en venir là. Aussi répondis-je, sans empressement comme sans froideur :

– Certainement. Entrons ici.

Je désignais une des salles de classe, dont la porte était ouverte. Nous nous trouvâmes debout, l'un en face de l'autre, dans la grande pièce aux murs blancs sur lesquels s'étalaient les cartes géographiques, le tableau noir, les images des poids et mesures.

– Je vais droit au fait, dit-il d'une voix tranquille. Peut-être, d'ailleurs, avez-vous deviné déjà le sentiment que vous m'inspirez.

Je répliquai, avec un calme non moins grand :

– Peut-être, en effet.

Il y eut un silence. Je soutenais sans trouble son regard, qui n'était plus froid en ce moment.

– Mais vous voulez que je vous en assure ? Oui, il est toujours agréable pour une femme de s'entendre dire qu'on l'aime, qu'on l'aime à la folie.

Ah ! vous prétendiez votre cousin inaccessible au sentiment, mademoiselle Jeantet ! Il vous aurait fallu le voir en ce moment penché vers moi, avec ses yeux qui m'enveloppaient de leur éclat passionné.

– Solange, je vous aime ! Je vous demande de devenir ma femme.

Rien ne s'agitait en moi. Je me sentais parfaitement calme. La demande ne me surprenait pas et j'avais deviné le sentiment dont j'étais l'objet. Mais mon cœur restait froid. Je n'aimais pas Dominique Lasalle.

Ce fut d'un ton de paisible fermeté que je répondis :

– Je vous remercie, mais je ne veux pas me marier.

L'éclat de ses yeux s'effaça, tout son visage parut se couvrir d'une ombre.

– Vous ne voulez pas ?... Pourquoi ?... C'est le malheur de votre sœur qui vous effraye ?

– Ma résolution était prise auparavant. Mais elle ne peut qu'être fortifiée par l'exemple de ma pauvre Alexine !

– Tous les ménages ne sont pas ainsi. Il en existe de bons. Le nôtre serait de ceux-là, car je vous serais si dévoué !

– J'ai entendu Augustin dire quelque chose en ce genre à ma sœur pendant leurs fiançailles.

– Il n'était pas sincère et moi je le suis !

– Peut-être en ce moment. Mais qui peut prévoir ce qui se passera plus tard ? Et alors le divorce est là, si facile ! Au moins, quand le mariage était indissoluble, on pouvait espérer voir un jour revenir l'époux infidèle, on pouvait dire à l'enfant : « Ton père est parti, mais il reviendra. Ta mère voyage, tu la reverras un jour. » Maintenant, la route du retour est fermée, l'enfant a deux foyers, ou, plutôt, dans nombre de

cas, il n'en a plus du tout. Et l'époux resté fidèle, l'époux qui aime toujours, sait qu'il ne lui reste qu'à souffrir sans espoir.

Il me regardait avec un étonnement profond.

– Le mariage indissoluble ? Vous le regrettez ?

– Je le trouve seul honorable, seul sûr et protecteur du faible. Si je n'avais été résolue depuis longtemps au célibat, c'est lui seul que j'aurais accepté.

– Il n'existe pas pour nous autres, qui n'avons pas de religion.

– C'est vrai, murmurai-je.

– Et il peut devenir une terrible chaîne. Voyez le fermier de l'Abbaye-Blanche.

– S'il l'aime encore, s'il a beaucoup souffert, s'il espère la voir revenir, il fait bien.

– Mais s'il ne l'aime plus ?... Et s'il en aime une autre un jour ?...

Je restai un moment silencieuse, considérant vaguement le tableau noir placé devant moi.

– Alors, oui, ce serait autre chose. Mais il n'en reste pas moins vrai que l'indissolubilité du mariage est, en thèse générale, une chose très belle.

– En thèse générale, oui. Dans la pratique, elle peut devenir une chose diablement gênante.

– Et nous autres, les émancipés, nous ne voulons plus de la gêne, plus des entraves des vieilles formules. Mais je vais encore plus loin. Je ne veux même pas m'embarrasser du mariage temporaire, même pas de l'union libre. Je veux rester Solange Dorvenne, toute seule.

Quelque chose se crispa sur sa physionomie, ses yeux parurent s'enfoncer davantage dans l'orbite.

– C'est que vous ne m'aimez pas ? dit-il d'une voix un peu âpre.

Je répliquai avec calme :

– C'est vrai, je ne vous aime pas, monsieur Lasalle.

Il murmura :

– Vous aimerez un jour..., et vous verrez alors.

– Non, c’est décidé, mon cœur restera fermé. Maintenant, si vous le voulez bien, allons retrouver M<sup>lle</sup> Jeantet et ma sœur au jardin.

Il secoua la tête.

– Non, je rentre chez moi. Mais j’espère que ce n’est pas votre dernier mot.

– Mon tout dernier mot !

Il s’était rapproché de moi et me saisit la main.

– Solange, promettez-moi que vous réfléchirez ! Je ne vous demande pas de consentir là, tout de suite, mais un mot d’espoir !... Solange, je vous aime ! Je serai votre esclave jusqu’à la mort.

Je retirai ma main en le toisant d’un regard ferme, sans me laisser émouvoir par la supplication ardente de ses yeux clairs.

– Assez, je vous en prie, monsieur. Ma réponse est catégorique et je n’y reviendrai pas. Je regrette de vous désappointer, mais j’espère que vous ne m’en garderez pas rancune. Je n’ai pas d’antipathie contre vous, j’en ai seulement contre le mariage.

Il ne répliqua rien. Son visage était redevenu très sombre. Je sortis de la salle et rejoignis M<sup>lle</sup> Jeantet et Alexine.

Ma sœur leva vers moi ses yeux bleus que les larmes avaient pâlis.

– Va donc te promener un peu, Solange, puisque tu en avais l’habitude. Je resterai ici, bien tranquille, avec mademoiselle.

– Oui, allez, mon enfant, ajouta M<sup>lle</sup> Jeantet. Vous avez besoin d’exercice, vous perdez un peu la belle mine que ces quelques mois de séjour dans notre bon air campagnard vous avaient déjà procurée. Allez, nous nous tiendrons compagnie, M<sup>me</sup> Biard et moi, en surveillant les petits.

Ma sœur ne voulait pas qu’on l’appelât « M<sup>me</sup> Dorvenne ». Elle disait avec une navrante tristesse : « C’est moi qui suis la vraie femme d’Augustin. »

## VII

Bien que la petite scène qui venait d'avoir lieu avec M. Lasalle ne m'eût que médiocrement émue, il m'en restait un petit énervement qu'une promenade dissiperait très vite. J'allai donc prendre un chapeau et partis d'un bon pas vif.

Je me dirigeai vers l'étang, que je n'avais pas vu depuis l'hiver. Un soleil très chaud éclairait les champs où se montrait la jeune verdure des moissons futures. Mais nous étions au temps des giboulées. Voici que le ciel d'un bleu pur se couvrait tout à coup. Le vent s'élevait et la pluie se mit à tomber en grosses gouttes froides et lourdes.

Je me trouvais en ce moment près de l'Abbaye-Blanche. Derrière moi, un bruit de pas pressés se faisait entendre. Quelqu'un se trouva tout à coup à ma hauteur, une voix d'homme dit ;

– Acceptez l'hospitalité chez nous,

mademoiselle, vous allez être transpercée.

Je tournai un peu la tête et reconnus M. Dorques.

– J’accepte sans façon, monsieur !

Nous nous mîmes à courir sous l’averse, jusqu’à la maison au seuil de laquelle se tenait M<sup>lle</sup> Dorques.

Elle m’accueillit par un cordial : « Bonjour, mademoiselle ! Entrez vite ! » me prit des mains mon parapluie, tandis que son frère m’introduisait dans la salle garnie de beaux vieux meubles bien astiqués, aux ferrures reluisantes.

– Grand-mère, je vous amène M<sup>lle</sup> Dorvenne qui allait se trouver noyée sous cette averse ! dit la voix vibrante de M. Dorques.

L’aïeule était assise dans une des profondes embrasures de fenêtres. En face d’elle se trouvait un homme jeune, aux épaules trapues, qui tenait sur ses genoux la toute petite fille du fermier.

Cet étranger se leva à notre entrée, tandis que la vieille dame disait de sa douce voix aimable :

– Tu as très bien fait, Michel ! Venez vous

asseoir, mademoiselle ; vous laisserez passer l'averse.

Je m'avançai et pris la main qui m'était tendue, en répondant par un remerciement à cet accueil hospitalier.

– Mon cousin, Jacques Mairet, dit M. Dorques en désignant l'inconnu. Il possède une ferme non loin d'ici, à Bar-les-Chaumes, et vient très souvent passer le dimanche avec nous. J'aurais dû dire « mon frère », ajouta-t-il en souriant.

Je répondis au salut du jeune fermier, tout en enveloppant d'un rapide coup d'œil ce visage rude, à la barbe brune et dure, aux yeux noirs comme ceux de M. Dorques, mais plus petits, plus froids, un peu impénétrables. Je songeai, tout en m'asseyant près de la vieille dame : « Voilà un homme peu commode, certainement. »

– Où est Jean, Marie ? demanda M. Dorques.

– Me voilà, papa !

L'enfant surgit d'une pièce voisine ; il vint vers moi et me dit gentiment bonjour. Puis j'embrassai la petite fille et la pris sur mes

genoux. Elle avait les cheveux roux et les yeux noirs de son père et semblait très douce, un peu frêle.

– Marie, sers-nous du cidre, du bon cidre du cousin Milleret, dit M<sup>me</sup> Dorques. Et fais goûter à M<sup>lle</sup> Dorvenne de tes petites galettes.

Je protestai faiblement. Au fond, je trouvais délicieuse cette halte dans la grande vieille salle où tout parlait des siècles passés, de traditions pieusement conservées, de vie familiale très digne. Quelque chose sommeillait en moi, qui tressaillait légèrement dans l'ambiance nouvelle. La vue de grand Christ suspendu au mur, à la place d'honneur, me laissait très calme, très indulgente. Je l'ai dit, le sectarisme n'était pas mon fait. J'avais le respect inné des opinions d'autrui, et si je les blâmais dans mon for intérieur, si je ne craignais pas d'affirmer les miennes, de les défendre contre les contradicteurs, je me gardais de les mépriser ou de les attaquer avec violence lorsque je les reconnaissais sincères.

Or, je devais m'apercevoir, au cours de mes

rappports avec les Dorques et Jacques Mairet, qu'ils étaient sous ce rapport semblables à moi.

Ce jour-là, je remarquai surtout la réelle intelligence des deux cousins. Ils avaient fait de sérieuses études, dont ils avaient profité ; ils énonçaient des aperçus très personnels sur les gens et les choses. La conversation avec eux était fort agréable. Michel Dorques y mettait plus de charme, Jacques Mairet plus de pénétration aiguë et une pointe d'ironie pensive. Ce dernier parlait froidement, posément, sans s'animer jamais. Mais un sourire venait parfois entrouvrir ses lèvres, et alors la rude physionomie s'éclairait, s'embellissait, l'espace d'une seconde.

M. Dorques, lui, ne souriait guère. Cependant, aucune tristesse ne flottait dans ses yeux graves. Il me faisait l'effet d'un homme en pleine possession de toutes ses facultés physiques et morales, d'une belle nature bien équilibrée, qui devait réagir puissamment contre les influences affaiblissantes, contre les vains souvenirs du passé.

Aimait-il encore celle qui l'avait délaissé ?

Souffrait-il de son abandon ? Je me le demandais avec une curiosité sympathique en voyant devant moi ce calme visage énergique, au beau regard loyal et doux.

Marie Dorques s'était assise près de moi. Son neveu était venu s'appuyer contre elle et elle caressait ses cheveux blonds qui bouclaient un peu. Elle causait peu, mais avec agrément, d'une belle voix tranquille et chaude qui était un charme pour l'oreille. Quand je me détournais pour lui parler, je voyais le crucifix d'argent que sa respiration soulevait doucement sur sa poitrine. Je voyais à sa main gauche un mince anneau, on aurait dit un anneau de fiançailles ou de mariage. Elle avait été religieuse, m'avait appris M. Lasalle. Quelque chose en demeurait dans sa tenue sévère, toute noire, dans ses gestes mesurés, dans sa physionomie.

L'averse avait été longue. Mais, néanmoins, quand elle cessa et que je voulus me lever, M<sup>me</sup> Dorques protesta.

– Restez encore un peu ! J'aime vous entendre causer avec Michel et Jacques. Et puis vous allez

reprendre du cidre, puisque vous le trouvez si bon.

– Vous êtes trop aimable, madame, et je viens de passer ici des instants charmants. Mais il faut que je rentre pour rejoindre ma pauvre sœur.

– Vous avez une sœur à Sillery ? Elle est malade ? interrogea la vieille dame avec intérêt.

Je racontai alors en quelques mots la triste histoire d'Alexine. Les deux femmes murmurèrent avec une compassion profonde :

– Pauvre enfant ! Pauvre victime !

– Oui, une victime ! dit la voix un peu voilée, mais très ferme pourtant de Jacques Mairet. Et elle n'a rien pour la soutenir dans sa détresse, la malheureuse ! Rien que la terre et les consolations de la terre ! Pauvre, pauvre femme !

Quelle pitié douce, immense, emplissait tout à coup, transfigurait ce regard froid !

Et je vis qu'il se dirigeait vers M. Dorques. Le fermier détournait un peu les yeux ; il regardait son fils qui, agenouillé sur le sol, jouait avec le chien de garde. Rien ne paraissait changé sur sa

physionomie... Si, il y avait peut-être au coin des yeux un petit pli que je n'avais pas remarqué jusqu'ici.

– Je n'ose vous demander de revenir nous voir, mon enfant, dit M<sup>me</sup> Dorques, tandis que je prenais congé d'elle. Votre situation pourrait souffrir de relations aussi compromettantes.

Le même sourire, mélancolique chez elle et Marie, ironique chez les deux hommes, un peu méprisant chez tous, se dessina sur les lèvres de mes hôtes.

Je ripostai vivement :

– N'en croyez rien ! On n'est pas toujours si sottement méchant que cela dans notre administration. Si vous voulez bien me le permettre, je reviendrai un jour, en passant, pour voir ma petite amie Micheline.

L'enfant tenait ma robe entre ses petites mains et levait vers moi ses beaux yeux noirs. Elle zézaya :

– Line aime bien la demoiselle.

– Et la demoiselle aime bien Line ! répondis-je

en l'enlevant dans mes bras pour l'embrasser.

– Vous avez conquis ma petite sauvage, mademoiselle, dit M. Dorques avec son rare sourire. Elle sera toujours heureuse de vous voir, et nous aussi, s'il ne doit pas en résulter de dommage pour vous.

– Aucun dommage, j'en suis persuadée. Merci, monsieur. Merci à tous d'avoir accueilli ainsi l'institutrice communale, car, enfin, d'autres, à votre place, m'auraient considérée comme l'ennemie !

– Les vrais chrétiens n'ont pas d'ennemis, répondit tranquillement Michel Dorques. Ils n'ont que des adversaires, en qui ils doivent toujours considérer des frères égarés. S'il est de leur devoir de les combattre, c'est sans aigreur, sans haine surtout. Parfois ils se voient dans l'obligation pénible de les tenir à l'écart, pour éviter de contaminer les leurs, ou lorsque ces adversaires affichent leurs opinions avec une arrogance haineuse qui demande une leçon. Mais vous, mademoiselle, êtes une nature honnête et droite, nous le devinons, nous le comprenons à

vos paroles, à votre physionomie qui est de celles dont on dit : « Elles ne savent pas mentir. » Nous déplorons vos idées, l'orientation que vous pouvez donner aux petites intelligences qui vous sont confiées. Mais nous vous sentons sincère, et nous n'insultons pas vos opinions. Seulement, nous demandons à Dieu qu'il vous éclaire un jour.

Son regard ému m'enveloppait, et je sentis un frémissement mystérieux courir en moi.

En traversant la salle, accompagnée du fermier et de sa sœur, pour gagner la porte de sortie je remarquai à l'extrémité de la vaste pièce une jolie table à ouvrage, et près d'elle un fauteuil coquet, drapé d'étoffe claire. Les deux meubles étaient là tout seuls, près d'une fenêtre garnie de fleurs, et semblaient attendre quelqu'un.

\*

Je regagnai un peu hâtivement Sillery. Alexine, comptant sur une courte promenade,

allait s'inquiéter peut-être. Dans le jardin, je ne trouvai que M<sup>lle</sup> Jeantet. Elle m'apprit que ma sœur était rentrée chez elle depuis un moment pour vaquer à quelques petites occupations ménagères.

– Elle ne s'est pas inquiétée du tout, ajouta-t-elle. En voyant la pluie, elle a pensé que vous vous étiez mise à l'abri et que c'était là la cause de votre retard. D'ailleurs, il faut bien le reconnaître, mon enfant, elle est en ce moment dans une période de morne indifférence pour tout et pour tous, hors ses enfants.

– Oui, je le sais, pauvre chérie ! Je vais la rejoindre. Mais auparavant, mademoiselle, il faut que je vous apprenne quelque chose : M. Lasalle m'a demandée en mariage cette après-midi.

Aucune surprise ne se manifesta sur sa physionomie.

– Je m'y attendais. Quelle a été votre réponse ?

– C'est non. Je suis décidée à ne pas me marier.

– Cette résolution ne sera peut-être pas définitive. Vous serez demandée plus d’une fois, charmante comme vous l’êtes. Car vous êtes mieux que belle, mademoiselle Solange. Vos yeux surtout, vos superbes yeux bleus, si profonds, si ardents sous leur apparence tranquille, sont faits pour prendre le cœur des hommes.

J’eus un petit rire railleur :

– Tant pis pour eux ! Mais je ne ferai rien pour cela, je vous assure ! Le cœur des hommes m’est très indifférent. Au revoir, mademoiselle, à ce soir !

Elle m’arrêta en posant sa main sur mon bras.

– Avez-vous quelque sympathie pour Dominique, mon enfant ?

Je réfléchis un moment. L’impression produite sur moi par M. Lasalle était assez complexe. J’appréciais son intelligence, je le croyais assez, honnête homme, il professait des opinions qui étaient les miennes, avec une teinte plus intransigeante chez lui. Mais jamais, pour cet

homme que je voyais chaque semaine, je n'avais ressenti une seconde cette sympathique confiance que m'inspirait déjà, par exemple, le fermier de l'Abbaye-Blanche.

Je répondis franchement :

– Ni sympathie, ni antipathie. M. Lasalle m'est indifférent, chère mademoiselle.

Elle murmura :

– C'est cela, je le pensais. Mais quand vous serez attirée par une autre belle nature comme la vôtre..., quand vous aimerez, enfant, vous ne ferez plus fi du cœur des hommes.

Je secouai énergiquement la tête :

– Non, jamais, jamais ! Ils sont tous odieux !

Je m'interrompis. La physionomie de Michel Dorques surgissait devant moi, avec son expression loyale et forte et le sérieux profond, si doux pourtant, de ses yeux noirs.

J'ajoutai pensivement :

– Presque tous, du moins.

– Allons, n'exagérez pas ! C'est la triste

aventure de votre pauvre sœur qui vous donne ces idées-là. Mais il y a tout de même de bons maris, il y en aurait peut-être même quelques-uns de plus si certaines femmes avaient une exacte conscience de leurs devoirs, de leurs responsabilités, plus de tact, d'intelligence, d'affection éclairée aussi. Voyez-vous, il ne faut pas condamner en bloc, mon enfant. C'est une injustice et une erreur.

– Peut-être, mademoiselle. Mais je me sens irréductible.

Elle hocha un peu sa tête grisonnante et murmura avec un fin sourire :

– Jeunesse !

## VIII

Aucun regret ne me restait du refus opposé à la demande de Dominique Lasalle. Mais cet incident ne m'en avait pas moins causé quelque contrariété, à cause de l'obligation où je me trouvais de rencontrer souvent mon soupirant chez sa cousine. J'espérais cependant que, déçu et mortifié, il y viendrait désormais le moins possible. Il n'en fut rien. Je le vis reparâître chaque semaine, semblable à autrefois, calme et correct, causant avec une entière présence d'esprit et ne paraissant pas s'apercevoir ou se soucier de mon attitude plus froide.

J'avais fait part à Alexine de la demande qui m'avait été adressée. Elle m'écouta de son air morne habituel et dit en fixant dans le vague ses pauvres yeux las :

– Tu as bien fait. Il ne faut pas aimer, ça fait trop de mal.

Ma chère jumelle restait dans le même état. Rien ne pouvait la distraire ou l'émouvoir, en dehors de son inconsolable chagrin. Cependant, sa santé semblait s'arrêter sur la pente fatale où j'avais craint de la voir rouler rapidement. Il est vrai que je la soignais de mon mieux et qu'elle ne manquait de rien, la pauvre chérie, non plus que les petits. Le soir, je raccommodais tant que je pouvais mon linge et mes vêtements, afin d'économiser pour eux mes minces ressources, et j'avais décidé que je me passerais d'une robe neuve, dont j'avais cependant quelque besoin, une certaine tenue étant de rigueur dans ma situation.

Je voyais assez fréquemment les Dorques. Nous nous rencontrions dans le village ou sur les routes. Jean accompagnait souvent son père ou sa tante. Il venait me dire bonjour ; le père saluait, avait au passage un mot cordial ; M<sup>lle</sup> Dorques s'arrêtait, nous échangeions d'amicales réflexions ; je demandais des nouvelles de l'aïeule et de la petite Line, et elle me disait :

— Venez donc la voir un jour. Elle vous a

demandée plusieurs fois. Et vous plaisez beaucoup à grand-mère, à nous tous, ajoutait-elle avec un franc sourire.

Les instants passés dans la grande salle de l'Abbaye-Blanche m'avaient laissé un souvenir très reposant, très rafraîchissant, devrais-je dire plutôt. La saine atmosphère morale qui existait là, l'ambiance de fortes vertus et de croyances traditionnelles, ce parfum de la vieille France catholique, familiale et respectueuse de l'autorité, avaient produit sur moi une impression singulière, qui éveillait au fond de mon âme des regrets imprécis encore, des sentiments vagues et un attrait étrange pour cette demeure et cette famille.

Je retournai à la ferme un jour de printemps, où les haies parées comme une fiancée parfumaient l'air de senteurs d'aubépine. L'aïeule était seule avec Line. Jean accompagnait sa tante aux vêpres, M. Dorques se trouvait au jardin avec son cousin.

– Il faudra que Marie vous le montre, notre vieux jardin, me dit M<sup>me</sup> Dorques. Et vous aurez

plaisir à emporter quelques fleurs pour votre sœur. Comment va-t-elle ?

Nous parlâmes longuement d'Alexine. Puis la vieille dame, secouant la tête, dit mélancoliquement :

– Ah ! quelles tristes choses l'on voit ! Quelles tristes choses !

Je murmurai :

– Oui, on le sait ici aussi, n'est-ce pas, madame ? Chez vous aussi on connaît ce genre de malheur.

Elle croisa sur ses genoux ses mains ridées, qui tremblaient un peu, et leva les yeux vers le grand Christ pendu au mur :

– Mon pauvre Michel ! Oui, c'est terrible ! Mais lui a la religion pour le soutenir, pour le fortifier. Et puis il n'y a pas de divorce entre eux. Elle est toujours sa femme, elle peut revenir.

Elle répéta, en regardant le joli fauteuil, là-bas, et la pimpante table à ouvrage :

– Elle peut revenir.

Et, serrant un peu plus fort ses mains sur ses genoux, elle ajouta :

– Je crois qu'elle reviendra. Mais jamais ce qui aurait pu être ne sera maintenant. Jamais mon fils ne sera heureux.

– Cependant, s'il l'a beaucoup aimée ? S'il l'aime encore et pardonne à son repentir ? murmurai-je.

– Il pardonnera. Mais l'estime et la confiance ne renaîtront pas ainsi. Quant à l'amour...

Elle s'interrompit, laissa un instant ses yeux fanés errer autour d'elle et dit pensivement :

– Je crains qu'il ne l'ait jamais aimée, sinon par devoir.

J'eus un mouvement de surprise.

– Vraiment, madame ?

– Ce mariage fut une grande erreur de mon pauvre fils. Alice Bienne était la fille unique d'un gros fermier des environs de Coulommiers. Elle avait une belle dot, mais son éducation ne présentait aucun rapport avec celle en usage dans notre famille. La religion était superficielle, les

principes de morale assez larges, les habitudes frivoles. Michel, déjà sérieux et si bon chrétien, ne se sentait pas attiré vers elle, bien qu'elle fût fort gentille physiquement et très gaie, très pimpante. Son père fit tant et si bien qu'il céda cependant et devint l'époux d'Alice. Nous apprîmes plus tard que, de son côté, M. Bienne avait pesé sur la volonté de sa fille, qui aimait un de ses cousins, trop peu fortuné pour être agréé par le père. Mon pauvre Michel se montra bien bon, bien patient pour cette jeune femme frivole, qui n'avait aucune de nos habitudes, qui se plaisait à le contrecarrer dans tous ses désirs. Oui, ce fut un mari admirable. Et l'année dernière elle est partie... Le remords a dû lui venir vite, car nous savons qu'elle habite maintenant chez une de ses tantes qui a un petit commerce à Paris et qu'elle vit là très retirée. C'est pour cela que je crois qu'elle reviendra. C'est aussi parce que je me la figure moins mauvaise au fond que d'après les apparences. Elle a été si mal élevée ! Un moment de folie l'a entraînée, la réflexion, le repentir la ramèneront. D'ailleurs, elle a ses enfants ici.

– C'est cet abandon-là que je trouve plus incompréhensible, plus contre nature.

– Elle avait emmené Line. Michel la lui a fait reprendre. Si elle veut les revoir, c'est ici, au foyer de son mari, qu'elle les trouvera. La porte n'en sera jamais fermée pour la femme de Michel quand elle viendra lui dire : « Je regrette et je reviens. »

Elle resta un moment silencieuse et murmura enfin d'un ton mélancolique :

– Je reviens ! Ah ! pour elle, pour les enfants, pour la sauvegarde de ce foyer, je le voudrais ! Mais pour mon fils, quelle amertume ! Et cependant je le demande à Dieu chaque jour. Cela doit être. Oui, même pour lui, il vaut mieux qu'elle vienne reprendre sa place ici. Je crois, d'ailleurs, qu'elle le désire, que l'amour-propre, la crainte de reparaître devant Michel la retiennent seuls.

Au dehors, la voix de Jean cria :

– Bonne-maman, nous voilà !

Il entra, charmant dans sa petite blouse bleue.

L'aïeule murmura :

– Il ressemble à sa mère, il a ses cheveux blonds, et ses yeux vifs, et sa nature ardente. C'est pour cela que son père est si ferme à son égard, pour qu'il ne lui ressemble pas plus tard.

Je causai quelques instants avec M<sup>lle</sup> Dorques. Puis, sur l'invitation de sa grand-mère, elle me proposa de me montrer le jardin. J'acquiesçai aussitôt, et nous sortîmes par un long corridor qui donnait sur l'autre façade du bâtiment.

Là commençait un délicieux vieux jardin, dont les fermiers de l'Abbaye-Blanche avaient respecté l'ordonnance archaïque. M<sup>lle</sup> Dorques m'expliqua que son frère avait seulement réservé un espace spécial pour le potager, au lieu de laisser les petits carrés de légumes envahir à la bonne franquette tout le jardin, selon le caprice du jardinier, ainsi qu'il en était auparavant.

– Michel a un très grand sens de l'harmonie, ajouta-t-elle en souriant. Il est, d'ailleurs, moralement et intellectuellement, plus affiné que ne l'étaient nos ancêtres.

– Votre frère doit avoir une très belle âme, mademoiselle !

– Très belle, en effet. Mais il en est beaucoup qui ne la comprennent pas. Elle est trop haute pour eux.

Jean, qui courait devant nous, appela :

– Papa, papa, voilà M<sup>lle</sup> Dorvenne qui vient avec tante Marie !

Les deux hommes fumaient, assis au bord du petit bras de rivière qui traversait en cet endroit le jardin. Ils se levèrent et vinrent vers nous. M. Dorques me témoigna la même cordialité qu'en nos précédentes rencontres. Son cousin, près de lui, semblait très froid, mais lorsqu'il parlait une vie soudaine animait son regard et faisait oublier le rude aspect de sa physionomie.

– Papa, s'il vous plaît, bonne-maman a dit qu'il fallait cueillir des fleurs pour la sœur de M<sup>lle</sup> Dorvenne, déclara Jean, qui s'était emparé de la main de son père.

– Certainement, avec plaisir. Voulez-vous venir les choisir vous-même, mademoiselle ?

Nous nous en allâmes tout le long des allées étroites, bordées de buis. Je marchais en avant, près de M. Dorques, Jean nous précédait, s'arrêtant devant chaque fleur :

– Celle-là, mademoiselle ! Elle est jolie, jolie !

Le père s'informait de mon goût, coupait ça et là. Dans mes bras, la gerbe grossissait à vue d'œil, malgré mes protestations.

– C'est assez. Je n'en pourrai pas emporter davantage ! déclarai-je enfin.

M. Dorques en convint. Nous nous arrêtâmes à un petit rond-point ombragé de vieux tilleuls, où des bancs étaient disposés. De mes deux mains, je retenais contre ma poitrine la gerbe embaumée, et le bas de mon visage disparaissait sous les fleurs dont j'aspirais le parfum avec délices. Il faisait bon dans ce vieux jardin ombreux, les tilleuls répandaient une senteur pénétrante. Il me semblait qu'une vie nouvelle, une vie un peu enivrée, s'insinuait en moi.

– Oh ! Mademoiselle, comme vos yeux brillent, dit Jean.

Je me mis à rire et je rougis un peu, parce que j'avais vu un sourire très doux dans les yeux noirs fixés sur moi.

M<sup>lle</sup> Dorques, qui nous rejoignait avec son cousin, proposa :

– Voulez-vous que nous nous asseyions ici ? Jean ira prévenir grand-mère pour qu'elle vienne nous rejoindre.

Nous acquiesçâmes tous. Je passai là une heure charmante, dans une causerie amicale, avec ces cœurs bons et élevés, servis par une intelligence avertie. Line était venue se blottir sur mes genoux et appuyait contre moi sa petite tête rousse. Jean se tenait debout près de son père, qui appuyait sa main sur ses cheveux blonds, par un geste très habituel chez lui. Il semblait toujours qu'il se tînt prêt à dominer, à maîtriser la petite nature vibrante et capricieuse de son fils, la nature de la mère. Et les yeux bruns de l'enfant, des yeux ardents et rieurs – les yeux de la mère aussi, – se levaient sans cesse vers lui, exprimant une profonde tendresse.

Je revins vers Sillery en emportant mes fleurs,

dans lesquelles j'enfouissais mon visage que je sentais rose, vivifié par l'air pur des grands espaces d'où je venais. Jamais je n'avais eu l'impression d'être aussi allègre, aussi jeune. Je ne retrouvais plus en moi la grave institutrice, la Solange Dorvenne tôt initiée à toutes les misères, un peu sceptique et méprisante. J'avais vraiment vingt ans, avec du printemps plein le cœur.

## IX

Dans le couloir de la maison d'école, je me heurtai à Dominique Lasalle, qui sortait de chez sa parente. Il se recula un peu en s'excusant, tout en m'enveloppant d'un long regard.

– Vous avez fait une bonne promenade, mademoiselle ?

– Très bonne, merci.

– Et vous rapportez une véritable moisson ! Mais aucune de ces fleurs n'est aussi fraîche, aussi charmante que vous.

Je ripostai d'un ton de mordante raillerie :

– Je ne vous aurais pas cru capable de ça, monsieur Lasalle !

Il se mordit un peu les lèvres, rageusement.

– C'est cela, moquez-vous de moi ! Cependant, c'est vous qui me rendez fou, imbécile...

Je l'interrompis avec un geste d'impatience.

– Je souhaite que vous vous guérissiez très vite de cette infirmité. En tout cas, je vous le répète une fois de plus, ne conservez aucun espoir.

Je vis une rapide lueur de colère traverser ses yeux.

– Impitoyable ! Soit, je me résignerai. Pour me consoler, je vais me lancer à corps perdu dans la lutte.

– Quelle lutte ?

– Contre nos ennemis, les réactionnaires d'ici. Je viens précisément d'apprendre à ma tante qu'un Comité se forme pour la création d'une école libre de garçons, sous la présidence du fermier de l'Abbaye-Blanche, la cheville ouvrière de tous ces complots contre la République.

– Ah ! murmurai-je.

Je penchai un peu la tête et j'aspirai doucement le parfum des fleurs de Michel Dorques – des fleurs réactionnaires.

– Mais nous saurons leur répondre ! Nous

avons le pouvoir et l'argent de la nation. À nous les âmes d'enfants !

Je dis avec une tranquille ironie :

– Les âmes ? Vous parlez d'âmes, vous ! Mais ils n'en ont pas !

Il resta une seconde interloqué, puis eut un vague sourire.

– C'est vrai, ils n'en ont pas. C'est une manière de parler qui nous vient des âges anciens. Mais nous changerons cela.

Le nez enfoui dans les fleurs, je murmurai pensivement :

– Ce sera peut-être dommage.

Il me regarda avec surprise.

– Dommage que nous balayions jusqu'aux derniers restes des vieilles superstitions ?

– Oui, si ces vieilles superstitions étaient capables de consoler un peu l'humanité souffrante et de la rendre moins mauvaise.

Il eut une sorte de petit ricanement.

– Eh bien ! que vous prend-il ? Tourneriez-

vous casaque, mademoiselle ?

Je secouai la tête en le regardant en face :

– Je n'ai pas de parti pris, moi, monsieur Lasalle. J'ai été élevée dans la haine de la religion, je ne connais presque rien d'elle. Mais, maintenant que je réfléchis, ce peu me paraît loin d'être aussi noir qu'on me l'a dépeint. J'y découvre même des beautés insoupçonnées. Et, de ce fait, je réserve mon jugement.

Il me regarda longuement, comme s'il cherchait à scruter jusqu'au fond de mon âme. Et je ne sais pourquoi, je rougis un peu.

– Vraiment, voilà qui est très imprévu ! Qui donc vous a inspiré ces idées nouvelles ?

Je répliquai sèchement :

– Il n'est pas pour cela besoin de personne. Un peu de réflexion et un esprit droit suffisent. Tenez ! il y a quelques jours, en faisant aux enfants la leçon de morale, il m'est venu tout à coup cette pensée : Si une de ces petites se levait et me demandait au nom de quelle autorité on prétend lui imposer ainsi des devoirs, lui interdire

de suivre ses instincts, lui enseigner à réprimer les mouvements désordonnés de sa nature, que lui répondrais-je ? Tout le néant de nos principes de morale, sans base et sans sanction, m'apparut en cette minute. Et j'ai eu la tentation de crier à ces enfants : « Tout cela est inutile ! Allez, faites ce que vous voudrez. La vie qui aboutit à la destruction de tout notre être pensant et aimant ne vaut pas la peine qu'on se gêne pour devenir meilleur ! »

Il dit lentement, en m'enveloppant toujours du regard clair de ses yeux :

– Vous raisonnez trop, mademoiselle Solange. Il faut prendre la vie plus simplement. On vous paye pour enseigner la morale aux petites filles de Sillery, enseignez-la, sans chercher le plus ou moins de profit qu'elles peuvent en retirer. Nous préparons des consciences libres, selon le programme qui nous a été donné. Le reste ne nous regarde pas.

– Des consciences libres ? Oui, très libres, en effet. Rien ne les endiguera sur la route du mal. Il y en a qui peuvent appeler cela un progrès. Moi,

il me semble que c'est le retour vers la barbarie.

– Et alors, vous êtes pour la religion ?

– Je n'en sais rien, je vous répète que je ne la connais pas. Mais je sens que toute notre soi-disant morale est sans base et qu'elle ne peut retenir l'homme dans le bien. Sur ce, bonsoir, monsieur Lasalle. Je vais vite porter ces fleurs à ma sœur.

Je tournai les talons en emportant la vision du regard soupçonneux qui m'avait de nouveau enveloppée. Pour la première fois, Dominique Lasalle venait de m'inspirer un sentiment très net d'antipathie.

Or, à quelques jours de là, en inspectant la classe après le départ des élèves, je découvris derrière un banc deux petits livres attachés par une ficelle. C'étaient un catéchisme et un évangile. Mue par un sentiment de curiosité pour la doctrine de ceux qui étaient nos adversaires, je les emportai dans ma chambre, et, le soir, je les lus l'un et l'autre jusqu'au bout. À mesure que j'avais, la surprise et l'admiration croissaient en moi. C'était cela, cette religion tant bafouée,

tant méprisée autour de moi ? C'était cet admirable code de vie, où tout était prévu, tout expliqué, du moins ce qui se trouvait accessible à nos intelligences humaines !

Et le mystère des dogmes lui-même me paraissait admissible. Je ne disais pas, comme autrefois les auditeurs du Christ, comme tant d'autres aujourd'hui : « Cette parole est dure à entendre. » Il me semblait très naturel qu'une partie des manifestations de la divinité – celle-ci une fois admise – demeuraient incompréhensibles à sa créature et que ses perfections fussent infinies, impossibles à saisir dans toute leur étendue. Rien dans cette doctrine ne choquait, mon esprit, orgueilleux cependant, mais qui l'était simplement parce qu'il n'avait jamais trouvé autour de lui qu'incertitudes et négations et qu'il se repliait sur lui-même dans un froid désenchantement.

Quel enseignement admirable je découvrais ici ! En pensant à ma pauvre Alexine, je réfléchis longuement sur cette parole : « Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés ! » Et

voici qu'à cet instant les strophes du *Chant de la misère* se présentèrent à ma pensée. Ils s'imprimèrent, flamboyants sous mes yeux, Les mots farouches, les paroles de haine et de guerre, les cris de la révolte, de la misère sans espoir supra-terrestre, de l'appel vers les jouissances matérielles. Je la voyais dans toute sa beauté âpre et vivante, dans toute son éloquence sanguinaire, cette poésie si chère à mon père, et qu'il m'avait léguée pour en faire le chant de la vengeance, quand viendraient les soirs rouges.

Et, pour la première fois depuis que je la connaissais, un frisson d'horreur et de crainte courut en moi.

Était-ce le contraste si saisissant avec ce que je venais de lire, avec l'Évangile de miséricorde, d'amour, de tendre charité, qui enseignait le mépris des biens terrestres, qui promettait un bonheur éternel, qui disait : « Bienheureux ceux qui souffrent ! Bienheureux les pauvres ! Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés ! »

Il y avait des âmes qui vivaient de cet

Évangile. Les Dorques étaient de ce nombre. Et lui, Michel Dorques, si fort et si doux tout ensemble, si résolu dans ce qu'il considérait comme son devoir, était un chrétien convaincu, un fidèle disciple de ce Jésus dont j'admirais la doctrine.

Certes, nous avons aussi chez nous des honnêtes gens. Mais pourquoi donc me venait-il à la pensée que tous les pires coquins, tous les êtres aux bas appétits, aux instincts déchaînés, étaient de notre côté ?

Dans mon esprit défilaient un à un tous les grands mots de notre vocabulaire : fraternité, solidarité, justice sociale, morale laïque, raison intangible de l'enfant, consciences émancipées. Et les mots sonores s'effondraient, se dépouillaient de leurs oripeaux éclatants pour ne laisser voir que le vide.

– Mon pauvre papa, je crois que vous vous êtes trompé, murmurai-je.

Et, amenant de nouveau ma pensée vers Alexine, je songeai :

– Si elle avait connu et pratiqué cet Évangile, elle serait aujourd’hui moins malheureuse parce qu’elle y trouverait la consolation.

Je passai toute la nuit sur ces deux livres, les relisant, en gravant les enseignements dans ma mémoire. À l’aube, j’étais très lasse, mais quelques gouttes de la source de vie avaient touché mon âme.

Ce matin-là, à la fin de la classe, quand les enfants sortirent, j’appelai :

– Marthe Adam !

Une petite fille s’avança. Je demandai, en lui présentant les livres :

– C’est à toi, cela ?

Elle rougit très fort, prit un air craintif. Sans doute, chez elle, lui avait-on bien recommandé de ne pas laisser voir à la maîtresse les livres suspects.

– Oui, mademoiselle ! balbutia-t-elle.

– Tu peux répondre carrément, sans rougir. Il n’y a là que de très bonnes et de très belles choses.

J'y allais crânement, avec toute ma franchise, sans vouloir me souvenir que je pouvais exalter tout à mon aise devant mes élèves Confucius, le Coran, les dieux de l'Égypte et de la Grèce, mais que la louange de l'Évangile m'était interdite.

La petite me regarda avec un peu d'effarement. Puis elle prit ses livres, me dit un merci timide et rejoignit ses compagnes, emportant ces minces volumes qui renfermaient plus de lumière et de vie qu'il n'en faudrait pour régénérer l'humanité tout entière – si elle le voulait.

## X

À dater de ce moment, mes relations devinrent très fréquentes avec les Dorques. J'y allais presque chaque dimanche et, dans la semaine, Marie venait voir ma sœur. Elle amenait son neveu, qui jouait avec Louis et André. Ces visites faisaient du bien à ma pauvre chérie. M<sup>lle</sup> Dorques avait une nature sereine et gaie, elle savait parler aux souffrants et leur insufflait un peu de sa force d'âme. En outre, je lui avais dit :

– Vous pouvez entretenir ma sœur de religion. Si cela lui procure une consolation, tant mieux, la pauvre !

Très discrètement, Marie avait alors commencé son apostolat. Alexine n'était pas hostile ; elle semblait seulement très indifférente, comme elle l'était maintenant à tout, du reste. Mais elle disait : « J'aime bien M<sup>lle</sup> Dorques », et elle était un peu moins morne après ses visites.

Sa santé aussi se remettait quelque peu. Au mois d'août, quand j'eus mes vacances, je la décidai un jour à m'accompagner chez ceux que j'appelais maintenant nos amis. Ils avaient plus d'une fois exprimé le désir de la voir chez eux, et l'Abbaye-Blanche était assez proche de Sillery pour qu'elle pût faire le trajet sans fatigue.

Nous fûmes accueillies avec l'habituelle cordialité ; on entoura ma sœur d'attentions, et nous eûmes une après-midi si charmante qu'Alexine ne se fit pas prier pour la renouveler quelques jours plus tard.

De quoi causions-nous pendant ces heures passées ensemble ? De tout, et même de religion. Poussée par la confiance que tous m'inspiraient dans cette famille, j'avais raconté la lecture faite un jour par moi et l'impression que j'en avais ressentie. Depuis lors, nous nous entretenions librement des questions religieuses. Je posais mes objections, que résolvaient Marie et Michel Dorques ; Jacques Mairet aussi, quand il se trouvait là. Je n'avais pas la foi encore, mais j'admirais et je m'inclinai en moi-même devant

la sublimité de cette doctrine.

Un jour, en entrant dans la salle de la ferme, nous vîmes un prêtre assis près de M<sup>me</sup> Dorques. Je savais que celle-ci avait un fils, curé d'une paroisse populaire de Paris et qu'elle l'attendait pour quelques jours. C'était lui, ainsi que nous l'annonça d'ailleurs aussitôt son neveu, venu à notre rencontre vers la porte :

– Mon oncle, le curé, à qui nous parlions précisément de vous.

Le prêtre se leva ; je vis se tourner vers nous un visage maigri, fatigué, de grands yeux noirs si vivants et énergiquement doux. Une vision du passé, presque oubliée, surgit alors en moi. Je revis ce jeune prêtre, jeté à terre par mon père, avec la petite ligne sanglante qui glissait sur son visage pâle, et des yeux de vie intense comme ceux-ci. L'évocation fut si forte que je restai muette lorsque le prêtre m'adressa la parole avec bonté. Et, tandis que nous nous asseyions, la question partit presque malgré moi de mes lèvres :

– Monsieur, n'êtes-vous pas allé, jadis, dans

une maison du quartier de la Glacière, où un homme vous a fait tomber à terre, où vous avez été blessé au front !

Il me regarda avec surprise, puis eut un sourire de douce mélancolie :

– Ces petites aventures me sont arrivées deux ou trois fois, mademoiselle. Cependant, l'une d'elles m'est restée plus présente. J'allais voir une malade, je m'adressais, pour savoir où elle logeait, à deux enfants qui jouaient sur un palier. Un homme sortit à ce moment, m'apostropha, comme nous sommes habitués à l'être, et refusa de me renseigner. Alors, une des petites filles – une blondinette, je me souviens – m'indiqua le logement de la mourante. Pour la remercier – pour la bénir aussi, pauvre petite, – je posai ma main sur sa tête. L'homme bondit sur moi, je tombai à terre, mon front heurta un malencontreux bidon de pétrole qui se trouvait là.

– Et le sang se mit à couler, ajoutai-je, voyant qu'il s'arrêtait. Et vous dîtes à l'homme : « Je prierai pour vous, ce sera ma vengeance ! »

– Comment savez-vous ?

– Cet homme était mon père, et les enfants c'étaient ma sœur et moi.

La surprise, l'intérêt profond, la compassion s'exprimèrent tour à tour sur la physionomie du prêtre.

– Quoi, c'est vous ! Pauvres enfants, j'ai bien prié pour vos jeunes âmes et pour celle de votre père.

– Il est mort en demandant un prêtre. Mais nous ne savions pas... et nous l'avons laissé partir ainsi.

– Pauvres enfants ! répéta-t-il.

Ainsi que je le vis dans le courant de la conversation, sa famille lui avait raconté toute notre histoire. Il nous interrogea avec une discrète bienveillance, se montra très bon, adressa de consolantes paroles à Alexine. Puis, quand nous nous levâmes pour partir, il me demanda :

– Voulez-vous me permettre de vous bénir, mon enfant, comme je l'ai fait jadis pour votre sœur ?

Pour toute réponse, j'inclinai un peu la tête. Sa

main s'éleva au-dessus, traça le signe de la croix.

– Que Dieu vous éclaire, ma fille ! Et marchez toujours bien dans la voie droite. Il n'y a hors de là que de faux bonheurs.

Je ne revis plus l'abbé Dorques, qui ne restait que trois jours dans sa famille. Mais l'impression produite par ces paroles me demeura très vive.

## XI

Nos rapports avec l'Abbaye-Blanche étaient maintenant connus de tous. Un après-midi, comme je sortais de ma chambre, tout habillée, M<sup>lle</sup> Jeantet m'arrêta :

– Vous allez chez les Dorques, mademoiselle Solange ?

– Oui, mademoiselle. Je vais chercher Alexine pour passer l'après-midi là-bas.

– Vous ne craignez pas que ces relations vous fassent du tort ? Les fermiers de l'Abbaye-Blanche sont des militants, à la tête de toutes les œuvres catholiques du pays.

– Eh bien ! ils ont raison de défendre leurs croyances ! Et, quant à moi, je n'admets pas, du moment où je remplis strictement tous les devoirs de ma fonction, qu'on vienne s'ingérer dans les relations qu'il me plaît d'avoir.

Elle me regarda d'un air stupéfait.

– Oh ! mais !... Il ne faut pas être trop frondeuse, dans votre position, mon enfant. Songez que vous avez votre sœur, vos neveux à soutenir.

Cette réflexion m'assombrit. Je me l'étais déjà faite à moi-même et j'en reconnaissais le bien fondé. Mais jamais, maintenant, je ne pourrais renoncer à mes amis de l'Abbaye-Blanche. J'avais l'impression qu'ils faisaient partie de ma vie.

Je m'en allai ce jour-là vers la ferme dans une disposition d'esprit assez grise. Je causai peu, tandis que je travaillais près d'Alexine et de M<sup>me</sup> Dorques, sous les tilleuls où nous avons trouvé la vieille dame installée. Marie était allée soigner un malade dans une ferme un peu éloignée. M. Dorques surveillait ses moissonneurs et il avait emmené son fils.

– Allons, j'ai oublié mon autre peloton de laine ! dit tout à coup la vieille dame en s'interrompant de tricoter. Et celui-ci va être fini.

– Si je puis le trouver, voulez-vous que j’aille vous le chercher, madame ? proposai-je.

– Vous êtes très gentille, mon enfant, et j’accepte, car mes vieilles jambes se font sentir, aujourd’hui. Vous le trouverez dans un petit placard de la salle, derrière le fauteuil où je me tiens habituellement.

Je me dirigeai vers la maison. Très vite, j’eus découvert la pelote. Comme j’allais quitter la salle, une porte de côté, donnant près de la fenêtre fleurie, s’ouvrit pour laisser apparaître le fermier, suivi de son fils.

– Oh ! Mademoiselle Dorvenne ! dit-il.

Il y avait dans sa voix un accent joyeux – oui, je ne me trompais pas.

Et le grave regard s’éclairait, rendait plus jeune cette physionomie.

Quant à moi, il me parut tout à coup que mes papillons gris s’enfuyaient en toute hâte.

– Je viens chercher de la laine pour M<sup>me</sup> Dorques, dis-je en lui tendant la main.

Jean se jeta contre moi.

– Bonjour, mademoiselle ! Voulez-vous me donner la pelote, pour que je la porte à bonne-maman ?

– Voilà, mon petit.

– Toujours prêt à faire les commissions, Jean, dit en souriant M. Dorques. Comment va M<sup>me</sup> Alexine, mademoiselle ?

– Toujours de même, pauvre sœur ! Elle est près de M<sup>me</sup> Dorques. L'amicale sympathie, le réconfort moral qu'elle trouve ici lui font tant de bien ! Et voici que je me demande si nous pourrions continuer.

– Continuer quoi ?... continuer de nous voir ! dit vivement M. Dorques.

J'inclinai affirmativement la tête.

– M<sup>lle</sup> Jeantet m'a fait comprendre tout à l'heure que ma situation pourrait en souffrir.

Je vis s'assombrir sa physionomie. Il murmura :

– C'est vrai... C'est vrai.

Jean, son peloton de laine entre les doigts,

s'était approché de la table à ouvrage et promenait sa petite main sur la marqueterie. Le regard du père se dirigea un instant vers lui, un peu machinalement, et se reporta sur moi. Je crus y voir une inquiétude, un peu d'angoisse...

– Et que ferez-vous, mademoiselle ?

– Je ne sais... Il m'est impossible de renoncer à votre amitié à tous, qui m'est si précieuse, si douce. Et pourtant j'ai besoin de ma situation pour faire vivre ma sœur et les enfants.

– Oui, c'est embarrassant... très embarrassant.

Il se mit à marcher de long en large, le front penché. Jean s'approchait maintenant du fauteuil, il caressait les draperies claires qui, de près, apparaissaient un peu fanées. Et, levant les yeux vers moi, il dit d'un petit ton pénétré :

– C'est le fauteuil de maman. Et c'est moi qui soigne ses fleurs pour quand elle reviendra.

Je tournai un peu la tête. Michel Dorques se trouvait à ce moment près de moi. Je vis frémir son visage. Et je murmurai, avec toute la pitié de mon cœur :

– Pauvre monsieur Dorques !

Un regard d'ardente reconnaissance m'enveloppa, une main saisit la mienne.

– Merci de me plaindre ainsi ! Il y a des jours où je souffre plus que d'autres, et aujourd'hui est de ceux-là, je ne sais pourquoi.

– Mais si vous vouliez, pourtant... Si vous vouliez ?

– Si je voulais quoi !

– Être libre... et essayer d'être heureux ?

Je vis sa physionomie devenir très ferme, presque sévère.

– Vous parlez du divorce ? Pour moi, vous le savez, il ne peut exister.

Je ne m'expliquai pas la brève souffrance qui me serra à ce moment le cœur, ni le tremblement subit de mes lèvres.

– Alors, vous vous condamnez à être malheureux, toujours ?

– Je dois d'abord accomplir mon devoir. Dieu me donnera ensuite ma récompense dans l'autre

monde.

– Et vous aurez la force de vivre comme cela ?

– On a toujours la force quand on se confie en Dieu.

Je secouai la tête.

– C'est trop, c'est trop... murmurai-je.

Il dit à mi-voix d'un ton d'émotion profonde :

– Ah ! que je voudrais vous voir chrétienne, mademoiselle !

Je répliquai pensivement, sans quitter des yeux ces prunelles noires qui me regardaient si doucement :

– Qui sait ? Peut-être le deviendrais-je vite, si je pouvais me trouver souvent parmi vous tous !

– Mais vous allez être obligée, au contraire, d'espacer... de cesser peut-être ?

De nouveau je revoyais cette lueur d'angoisse sur sa physionomie. Et je sentis une joie soudaine m'envahir.

– Cesser ! oh ! non ! Tant pis si on le trouve mauvais. Je chercherai une autre situation. Mais

je ne laisserai pas mes amis pour faire plaisir à ces sectaires.

Quelle subite expression de soulagement sur ce visage ! Un sourire tel que je ne lui en avais encore jamais vu, un sourire presque heureux vint à ses lèvres.

– À la bonne heure ! Oui, intelligente et instruite comme vous l’êtes, vous trouverez facilement autre chose. Nous vous aiderons, mademoiselle. Et puis, peut-être ne vous cherchera-t-on pas noise, après tout !

– Peut-être ! Il ne faut pas s’inquiéter d’avance, en tout cas. Allons, Jean, dépêchez-vous de venir porter la laine à votre bonne-maman.

– Je vous accompagne, dit M. Dorques. Je m’assoierai un instant et repartirai près de mes ouvriers.

Une allégresse inexplicquée chantait en moi. Elle devait paraître sur ma physionomie, car M<sup>me</sup> Dorques s’exclama, comme nous apparaissions sous les tilleuls :

– Vous voilà toute rose et toute charmante, ma chère enfant ! N'est-ce pas, madame ?

Alexine me regarda et dit de cette voix qui gardait toujours maintenant des intonations un peu brisées :

– Solange ne m'a jamais paru plus jeune que depuis quelque temps.

Ainsi ce n'était pas une idée de moi ? Ce que j'éprouvais confusément, d'autres le remarquaient aussi. Je n'avais jamais eu vingt ans, je ne les avais que depuis le jour où Michel Dorques avait cueilli des fleurs pour moi et où j'avais rougi sous un regard doucement admirateur, quand Jean s'était écrié : « Oh ! mademoiselle, comme vos yeux brillent ! »

## XII

Ainsi que je l'avais dit au fermier de l'Abbaye-Blanche, je continuai comme auparavant mes rapports avec les siens. Ma nature n'était pas faite pour plier devant l'arbitraire. Mais surtout il m'aurait été impossible de ne plus « le » voir.

Car je savais maintenant que je l'aimais. Et rien en moi ne protestait contre ce sentiment. À mes yeux, Michel Dorques était libre. Un scrupule seul retenait noué le lien qui l'unissait à Alice Bienne, un scrupule très honorable, que j'avais naguère qualifié de « très beau », mais qui me paraissait bien léger maintenant, bien illusoire. S'il m'aimait, je saurais l'en persuader, et les préjugés tomberaient très vite, pour laisser place au bonheur.

S'il m'aimait ? Je n'en doutais presque plus. Son regard s'éclairait si bien lorsque je

paraissais ! Et sa physionomie était changée depuis quelque temps. Il me semblait y découvrir plus de vie, avec une sorte d'allégresse concentrée.

Solange Dorvenne, malgré ses belles assurances d'autan, savait maintenant ce que c'était que l'amour. Et elle trouvait cela très doux. Elle attendait avec un frémissement de joie l'heure où Michel Dorques parlerait, où elle saurait si elle était aimée.

Maintenant que les classes avaient recommencé, je me rendais tous les dimanches à la ferme. J'y trouvais généralement Jacques Mairet, toujours calme, impénétrable, avec cette animation fugitive qui venait transformer parfois sa physionomie. Il me témoignait une tranquille sympathie, et je voyais souvent ses yeux fixés sur moi avec une expression indéfinissable. J'appréciais fort la netteté de son esprit, ses vues intelligentes, la droiture et la bonté de son caractère. M. Dorques faisait grand cas de son cousin, auquel l'unissait une amitié fraternelle.

– C'est un cœur admirable ! me disait-il. Sa

mère et lui, sous une écorce un peu rude, cachent les plus belles vertus.

Il était toujours un peu question de religion dans nos entretiens. Mais tandis qu'Alexine se laissait doucement gagner, je me raidissais, je reculais devant la lumière entrevue, devant cette croyance qui serait l'ennemie de mon bonheur.

Car je ne faisais pas d'illusions à ce sujet. Si Michel m'aimait, il lui faudrait choisir entre sa religion et moi. Qui l'emporterait ? L'amour, certainement ! Je sentais si bien que, moi, je lui aurais tout sacrifié !

Cependant, mon assurance à ce sujet fléchissait parfois, lorsque je constatais les fortes convictions du jeune fermier, lorsque je voyais l'énergie empreinte sur cette physionomie et la force d'âme dont il faisait preuve dans tous les actes de la vie. M'aimerait-il assez pour oublier tout, pour me donner son cœur tout entier et à jamais ?

Mes leçons se ressentaient de mes préoccupations, des alternatives de joie et de crainte par lesquelles je passais. M<sup>lle</sup> Jeantet

m'avait fait une discrète observation à ce sujet, en ajoutant, avec sa bonté habituelle :

– Vous paraissez un peu fatiguée, mon enfant. Je ne vous trouve pas beaucoup meilleure mine qu'à votre sœur, en ce moment.

Je ne voyais presque plus Dominique Lasalle. Il venait rarement chez sa cousine, et quand il me rencontrait il me saluait froidement, en échangeant avec moi quelques mots brefs. Ses élèves avaient diminué de moitié depuis l'ouverture d'une école libre. Il montrait un zèle extrême, se signalait par un sectarisme cauteleux, fort habile. M<sup>lle</sup> Jeantet disait en secouant la tête : « Il est en bonne voie pour arriver. De l'intelligence, de la ruse, pas de scrupules, avec de la haine plein le cœur... On va loin, muni de tout cela, par le temps qui court. » Vers la fin d'octobre, je vis apparaître chez Alexine notre frère Adrien, dont nous n'avions plus de nouvelles. Il était devenu un être à demi abruti par l'alcool, débraillé, n'ayant plus de bon dans le cœur qu'un certain reste de son ancienne affection pour nous. De grève en grève, il en était

arrivé à la misère complète. Nous lui donnâmes quelque argent et il partit en nous promettant de s'amender. Hélas ! nous savions d'avance ce qu'il devait en être dans le milieu où il retournait !

Peu après cette visite, qui nous laissa une impression pénible, le petit Jean Dorques tomba malade. Au début, l'inquiétude fut légère. Mais bientôt le mot de « danger » fut prononcé. Et, un après-midi, Alexine, qui avait été savoir des nouvelles, revint toute bouleversée en m'annonçant que Jean était très mal.

– On a prévenu la mère, ajouta-t-elle.

– La... mère ? balbutiai-je.

– Mais oui. Le pauvre petit l'appelle dans son délire, et le médecin espère que sa présence sera favorable à l'enfant. Si ce pouvait être en même temps l'occasion d'un rapprochement !

Il me sembla soudain qu'une main me broyait le cœur. Je demandai, d'une voix qui devait être étrange :

– Et... lui, il veut bien ?

– M. Dorques ? C'est lui qui a décidé de la prévenir. Devant un devoir, il n'est pas homme à hésiter longtemps. C'est très dur pour lui, m'a dit M<sup>lle</sup> Marie, mais il l'a fait, comme il acceptera de même qu'elle reprenne sa place chez lui.

Je murmurai âprement :

– C'est abominable !

Elle me regarda avec surprise.

– Qu'est-ce que tu dis ? C'est très bien, au contraire, c'est la fin d'une situation bien triste...

– Bien triste ! Crois-tu donc qu'elle ne le sera pas davantage encore pour lui, qui ne l'aime pas, qui ne l'a jamais aimée ? Mais c'est affreux ! C'est impossible ! Je le lui dirai, je lui ferai comprendre qu'il ne peut se condamner ainsi au malheur.

Ma sœur, visiblement étonnée de mon exaltation, protesta :

– Tu ne dois pas te mêler de cela, Solange ! M. Dorques sait ce qu'il doit faire, il a pris tous les conseils nécessaires. Et je trouve sa décision très raisonnable. Il souffrira davantage, c'est vrai,

mais les enfants retrouveront leur mère, et le foyer sera reconstitué. Ah ! vois-tu, c'est encore un bonheur, cela, malgré les tristes souvenirs qui pourront subsister entre eux ! Et je connais quelqu'un qui donnerait beaucoup pour l'avoir encore, ce bonheur-là !

Des larmes remplirent ses yeux et glissèrent sur ses joues pâles.

– Tu ne peux pas comparer. Tu l'aimes toujours, toi !

– Mais c'est plus douloureux encore, dans ce cas-là, quand il faut oublier que l'infidèle a marché sans pitié sur ce pauvre cœur.

– Oui, mais on peut y trouver ensuite une consolation. Tandis que lui, c'est la souffrance pour toujours. J'espère qu'il réfléchira, oui, je l'espère, j'en suis presque sûre !

Une partie de mon angoisse venait de s'évanouir à la pensée que j'étais certainement aimée, que Michel ne pourrait plus avoir maintenant l'idée de reprendre la vie commune avec Alice Bienne. Il acceptait qu'elle vînt près

de l'enfant malade, mais après cela elle partirait, il lui ferait comprendre qu'il n'y avait plus place pour elle à son foyer.

Je me rassurai ainsi, non sans qu'une inquiétude tenace subsistât au fond de mon cœur. Je ne fermai pas l'œil de la nuit. Comme le lendemain était un jeudi, je me dirigeai dans la matinée vers la ferme, pour savoir des nouvelles du petit malade, pour connaître aussi ce qui se passait au sujet de la mère. Près du lit de Jean se tenait l'aïeule. Marie reposait après avoir veillé son neveu. L'enfant était toujours très mal. Il ne me reconnut pas et étendit les mains comme pour me repousser, en murmurant :

– Maman !... Je veux maman !

– J'espère qu'elle va arriver ce matin, me dit la vieille dame. Elle a télégraphié qu'elle prenait le premier train. Jacques, si bon toujours, a été la chercher à la gare. Quelle émotion pour nous, pour mon pauvre Michel surtout ! Mais il le fallait.

Je dis d'une voix qui me parut à moi-même toute changée :

– Elle ne restera pas ?

– Elle restera si elle le veut. Sa place est toujours là.

– M. Dorques pourra supporter sa présence, après avoir été abandonné ainsi ?

– On supporte tout quand c'est le devoir, mon enfant.

– Vous êtes trop austère, madame ! Je pense que M. Dorques n'aura pas ce courage.

– Plaise à Dieu que oui ! Ce serait la fin d'une situation pénible, pour les enfants surtout.

Je ne répliquai rien et m'assis quelques instants près du lit, considérant avec chagrin le visage très rouge du pauvre petit. Puis, sur la demande de M<sup>me</sup> Dorques, j'emmenai Line faire un tour dans le jardin, car la mignonne était un peu négligée depuis quelques jours.

Près du petit bras de rivière, je m'arrêtai, et, m'appuyant à un tronc d'arbre, je me mis à considérer vaguement l'eau très verte, très tranquille, vers laquelle se penchaient les arbres aux feuilles jaunies. Le soleil d'automne faisait

miroiter l'onde et mettait de longues traînées claires sur l'herbe des berges. Je songeais, les sourcils froncés, les yeux mi-clos, tandis que Line, assise sur une racine d'arbre, jouait avec des chrysanthèmes cueillis au passage.

Un pas fit crier le gravier derrière moi. Je me détournai. J'eus un cri de joie en jetant le nom qui occupait en ce moment toute ma pensée :

– Michel !

Il s'arrêta brusquement. Sur son visage fatigué, soucieux, une joie soudaine s'exprima et, aussitôt après, un effroi.

Déjà j'étais près de lui. Je lui saisis la main.

– Ce n'est pas vrai, dites ?... Dites, ce n'est pas vrai qu'elle restera ?

Je vis se durcir les lignes de ce visage, se détourner les yeux troublés. Il dit d'une voix brève, aux intonations frémissantes :

– Elle pourra rester. Sa place est ici.

– Non, puisqu'elle l'a désertée ! Elle n'y a plus droit, et vous êtes libre ! Vous êtes libre, monsieur Dorques !

– Non, je ne le suis pas !

– Si, vous pouvez le devenir ! Un simple préjugé vous retient. Il n’y a que cela..., rien que cela, puisque vous ne l’avez jamais aimée !

Toujours sans me regarder, il dit lentement :

– Non, je l’ai aimée seulement par devoir !

– Alors, c’est fou ce que vous faites là ! C’est votre malheur que vous consommez ! Mais je ne vous laisserai pas faire ! Je veux que vous soyez heureux !...

Ma voix vibrait d’émotion ardente, de supplication passionnée. Et je sentais qu’en cet instant mes yeux, « mes yeux de feu », devaient laisser voir tout mon cœur. Cette fois, Michel ramena sur moi son regard. Je vis pâlir ce ferme visage, je vis l’angoisse traverser ces prunelles noires. Et puis... oh ! c’était vrai qu’il m’aimait, je le voyais dans ce regard ardent, si doux, si tendre, qui s’attachait sur moi, pendant l’espace de quelques secondes.

– Michel ! répétais-je, éperdue de bonheur.

Mais déjà c’était fini. Il recula brusquement,

en retirant sa main que j'etais toujours.

– Non, Solange, non ! dit-il d'une voix rauque. C'est impossible ! Laissez-moi, partez..., et ne revenez plus, cela vaut mieux.

– Ne plus revenir ! Ne plus vous voir ! Ah ! vous ne savez pas ce que vous me demandez là. Et pour qui ? Pour cette misérable qui vous a délaissé ! Non, je ne vous laisserai pas, Michel ! Vous m'aimez, je vous aime, nous avons le droit d'être l'un à l'autre.

– Non, nous ne l'avons pas ! Ma religion m'interdit le divorce ; elle m'ordonne de rester fidèle à celle qui a reçu ma promesse devant Dieu.

– Cette promesse ne compte pas, puisque vous avez été forcé à ce mariage par votre père !

– J'ai été influencé, non forcé, et c'est en toute liberté que j'ai promis à Dieu, le jour de mon mariage, de remplir tous mes devoirs à l'égard de ma femme.

– Son abandon vous délie de cette promesse !

– La faute de l'un n'infirmes pas les obligations

de l'autre, et ce que Dieu a uni ne peut être désuni.

Il parlait avec un calme que je sentais forcé, en essayant de détourner ses yeux des miens. Mais sans cesse ils se rencontraient, et je lisais dans son regard la lutte qui se livrait dans ce cœur d'homme.

Qui vaincrait ? Oh ! moi, moi ! Je le voulais de toute mon âme !

D'un mouvement si vif qu'il ne put le prévoir, je me rapprochai, je me trouvai si près de lui que le large bord de mon chapeau frôlait son visage. Et je murmurai en l'enveloppant de mon regard suppliant :

– Eh bien ! laissez votre Dieu pour moi ! Michel, si vous m'aimez, faites-moi ce sacrifice !

Il se rejeta de nouveau en arrière. Une sorte d'épouvante transformait sa physionomie. Ses deux mains se tendirent en avant, comme pour me repousser.

– Laissez-moi, Solange ! Vous ne savez pas quelle chose épouvantable vous me proposez là !

Non, vous ne savez pas, c'est votre excuse. Mais partez !... Solange, je vous en prie !

Mais je restais devant lui, les narines frémissantes, les yeux brillants de résolution et de tendresse.

– Non, je reste, je défends mon bonheur ! Puisqu'« elle » l'a laissé, je le prends, voilà tout !

Une expression éperdue traversa son regard, je vis frémir tout ce grand être robuste. Pendant une minute, dans cette lutte entre l'Être invisible et moi, je crus avoir vaincu.

Une minute d'espoir enivrant. Et ses yeux se détournèrent encore, sa voix basse mais ferme dit brièvement :

– Je n'ai pas le droit de vous le donner.

Il s'écarta, appela Line qui jouait toujours avec ses fleurs. Il était pâle comme je ne l'avais jamais vu. Et moi je restais immobile, les oreilles bourdonnantes, le cerveau vide.

Un pas qui se rapprochait ne me fit pas changer d'attitude. Jacques Mairet apparut. Il s'avança vers Michel et dit simplement :

– Elle est là.

M. Dorques prit la main de l'enfant et s'éloigna sans me regarder.

Alors, je sortis de mon immobilité. Je regardai Jacques Mairet. Il s'était arrêté près de moi et fixait sur moi des yeux où je crus lire une immense pitié.

– C'est sa femme qui est arrivée ? demandai-je d'un ton bref.

Il fit un geste affirmatif.

– Et vous croyez que cela va se renouer ?... que cela pourra continuer ?...

Une violence sourde, haineuse perçait dans ma voix, je le sentais.

– Oui, je le crois... maintenant surtout.

Je ne me mépris pas sur l'intention contenue dans cette phrase. M. Mairet avait compris ce qui venait de se passer.

Une poussée de colère et de défi me monta au cerveau.

– Maintenant surtout ! Vous croyez ? C'est ce

que nous verrons ! Votre cousin est très fort, monsieur Mairet, sa religion le tient bien, mais on saura la vaincre, ne craignez rien !

Là-dessus, je tournai les talons, je m'en allai vers la maison dans l'intention de quitter au plus vite cette demeure qui abritait maintenant une créature haïe. Je n'y rentrerais plus qu'au bras de Michel – cela, je me le jurai.

Pour sortir, il me fallait passer dans un corridor sur lequel donnait une des portes de la salle. Cette porte était ouverte en ce moment. Je vis, au passage, une tête blonde qui s'inclinait vers le lit de l'enfant. Et derrière elle, se dressait une vigoureuse silhouette d'homme.

Je crus que mon cœur se brisait à cette rapide vision. Comme une automate, je gagnai la grande route. Au tournant, j'eus un sursaut de surprise désagréable à la vue de Dominique Lasalle.

– Je vous fais peur, mademoiselle ! dit-il en soulevant son chapeau.

– Vous m'avez surprise, voilà tout ! ripostai-je sèchement.

– Je vous demande pardon ! Vous aviez l'air distrait, préoccupé, du reste... Et votre mine n'est pas très bonne. N'allez pas tomber malade, comme le petit garçon de la ferme, qui ne va pas, à ce qu'on m'a dit. Est-il vrai que la mère est revenue ?

J'inclinai affirmativement la tête.

– Oh ! mais c'est très bien ! Voilà qui donne raison à vos préférences pour l'indissolubilité du mariage, mademoiselle Solange !

Je vis passer dans ses yeux une lueur narquoise, presque mauvaise, et je compris que cet homme avait tout deviné, qu'il m'avait épiée peut-être, et qu'il était mon pire ennemi.

Par un violent effort de volonté, je réussis à me composer une physionomie impassible et à rendre ma voix naturelle en répliquant :

– Je n'ai pas de préférences absolues. Cela dépend des cas.

Il eut un léger ricanement.

– C'est très juste ! pour votre sœur, vous détestez le divorce... pour d'autres, vous le

trouvez très légitime, très désirable. Allons, vous n'êtes pas encore tombée dans les filets de ces bons chrétiens de Dorques, mademoiselle ! Et je crois même que vous finirez par convertir l'un d'eux à vos idées.

Nous nous regardions en face, les yeux dans les yeux, en nous bravant mutuellement.

– Tout est possible ! Vous ne pourriez que vous en réjouir, monsieur Lasalle ?

Il blêmit un peu sous la raillerie.

– Ce serait une piètre recrue ! dit-il d'un ton sarcastique. Le pauvre homme tremblerait toujours devant l'enfer ouvert sous ses pas, seule perspective pour lui après avoir rompu avec tout son passé. Car il faut bien nous dire, mademoiselle, qu'un convaincu comme lui ne pourrait renier ce passé qu'en un moment de folie et qu'il y reviendrait à peu près inmanquablement sous la poussée du remords.

– Non, s'il est heureux !

Il eut un petit rire bref.

– Heureux ! Il y a des hommes qui ne savent

pas profiter de leur bonheur et je crois que lui  
serait de ce nombre, – à moins que vous  
n'opériez des miracles, mademoiselle Dorvenne !

Sur ce dernier trait, il me salua et s'éloigna  
dans la direction de la campagne.

## XIII

Je gagnai Sillery dans une sorte de rêve ; je répondis machinalement aux questions d'Alexine sur le petit malade. J'avais hâte d'être seule. Quand je fus dans ma chambre, je me laissai tomber sur un fauteuil et pris entre mes mains ma tête brûlante. Où était donc mon cœur insensible d'autrefois ? Comme Alexine avait raison quand elle disait : « Il ne faut pas aimer, ça fait trop mal ! »

Oui, cela faisait mal ! Et cependant, je ne l'aurais pas donné pour tout au monde, cet amour qui me broyait, qui faisait ma torture et mes délices !

D'ailleurs, tout espoir n'était pas mort pour moi. Puisque Michel m'aimait, je n'abandonnerais pas la lutte. Je le vaincrais, ce Dieu pour la loi duquel il me sacrifiait en se sacrifiant lui-même ! Michel Dorques serait à

moi, à moi seule.

Je me sentais une âme farouche, une âme de haine pour tout ce qui me séparait de lui. Cette doctrine évangélique admirée par moi si peu de temps auparavant, je la détestais de toutes les forces de mon être. J'eusse voulu l'anéantir, fouler aux pieds cette religion derrière laquelle se retranchait Michel pour briser nos deux cœurs.

Quelle nuit je passai ! Quelles pensées de vengeance, quel sourd désespoir, quels appels passionnés vers le bonheur se heurtèrent dans mon esprit enfiévré ! Au matin, j'étais, plus que jamais, résolue à la lutte. Cette femme n'avait plus de droits sur Michel, tandis que moi je possédais son cœur. Je me sentais tout à coup sûre de vaincre.

Je ne pus faire ma classe, ce matin-là, car une migraine atroce m'était restée à la suite de cette nuit d'insomnie et de souffrance morale. Alexine vint travailler près de mon lit. Je ne lui parlais pas, je fermais les yeux, essayant de ne plus penser pour apaiser ma pauvre tête souffrante.

Vers onze heures, M<sup>lle</sup> Jeantet apparut. Elle

apportait une lettre qui venait d'arriver pour moi. Je jetai un rapide coup d'œil sur la suscription. C'était une écriture masculine inconnue, une grande écriture haute et ferme. J'avais eu l'occasion de voir celle de Michel Dorques. Celle-ci n'était pas la sienne. J'attendis donc très patiemment que M<sup>lle</sup> Jeantet se fût éloignée pour déchirer l'enveloppe. Je regardai d'abord la signature : Jacques Mairet. Subitement, la curiosité, et un peu d'angoisse, me saisirent. Il était l'*alter ego* de Michel. Était-ce pour lui qu'il m'écrivait ?

Et je lus :

« Mademoiselle,

« Pardonnez-moi d'abord l'initiative que je prends. Vous la trouverez peut-être téméraire et indiscreète, – et vous voyez que je la juge quelque peu ainsi, puisque je m'en excuse en premier lieu. Mais il s'agit de l'honneur et du repos de mon cousin, de mon frère, et de son bonheur éternel.

Je sais ce qui s'est passé dans le jardin ; lui-

même me l'a dit hier soir, en m'accompagnant hors de chez lui. Je l'avais d'ailleurs compris auparavant. Et il y avait quelque temps déjà que je me doutais du sentiment qui vous attirait l'un vers l'autre, à votre insu. Je voulais avertir Michel du danger. Les événements m'ont devancé.

Et j'ai deviné aussi hier, par vos dernières paroles, lorsque vous m'avez quitté, que vous n'aviez pas désespéré de le vaincre. Voilà ce qui m'a décidé à tenter une démarche, dans la confiance où je suis que vous saurez me comprendre.

Ce qui vous a attiré en Michel, c'est la droiture d'âme, la délicatesse de conscience, la parfaite honnêteté du caractère et cette dignité de vie que procure la pratique des vertus chrétiennes. Voilà d'abord ce que vous lui enlèveriez, mademoiselle, si vous parveniez à votre but. Et, de ce fait, vous en feriez le plus malheureux des hommes. Il est de ces êtres qui ne peuvent vivre hors de la voie droite. Tout enfant, la moindre faute le préoccupait, et il n'avait de

cesse avant qu'elle fût pardonnée. Il est resté ainsi au cours de sa vie d'adolescent et de jeune homme. Si jamais vous réussissiez à le faire sortir du devoir, son existence serait empoisonnée par le remords ; vous verriez souffrir sans trêve près de vous celui que vous avez cependant le désir de rendre heureux, très heureux. Ayez pitié de lui, puisque vous l'aimez.

Je vous parle ainsi parce que je vous sais une âme loyale et bonne, restée droite et pure en dépit de l'éducation que vous avez reçue, des exemples qui vous ont entourée. Épargnez l'âme de mon ami, ne faites pas le malheur de toute une famille. Pensez à ces enfants que vous aimez, et à qui vous voulez ravir leur foyer, leur honneur. Ne songez plus à prendre la place de la mère qui revient, repentante, et dites-vous bien que toutes les souffrances endurées jusqu'ici par la faute d'Alice Bienne ne seraient rien près de celles que réserverait à Michel l'amour de Solange Dorvenne.

Je ne puis faire appel qu'à votre honnêteté naturelle et à une délicatesse que j'ai cru

discerner en vous. Vous n'êtes pas chrétienne, hélas ! et c'est pourquoi vous ne comprenez pas Michel, tel qu'il est dans sa conscience de croyant. Acceptez de ne plus le revoir, pour son bonheur, pour le vôtre !

Et pardon encore d'avoir osé vous écrire ceci.

Permettez-moi de me dire votre très dévoué serviteur.

JACQUES MAIRET. »

Je restais un long moment immobile, les yeux fixés sur cette lettre. Une émotion violente m'étreignait. Oui, j'étais émue, jusqu'au fond de l'âme, de cette démarche faite par le dévouement fraternel. Mais ce ne fut qu'un éclair. Cette pensée surgit, triomphante, dans mon esprit :

— Il me trouve donc bien à craindre pour demander cela ?

Oh ! non ! non ! je ne renoncerais pas à Michel ! Je saurais le rendre heureux, malgré tout ! Près de moi, il oublierait sa religion, sa famille elle-même, si elle le laissait de côté. Nous

serions tout l'un pour l'autre. Non, monsieur Mairet, non, il ne souffrirait pas ! L'amour de Solange Dorvenne serait plus puissant que tous ses remords.

Je me répétais cela toute la journée, et les jours suivants, pour m'exalter, pour noyer les pensées contraires qui me venaient à l'esprit. Car la lettre de Jacques Mairet avait fait une profonde impression sur moi. Je connaissais assez M. Dorques pour me rendre compte que à son cousin disait vrai, quant à sa nature et à la force de ses convictions, — qu'il disait vrai encore en m'assurant que je ferais son malheur, si jamais je réussissais à vaincre sa résistance. Je savais aussi, d'avance, que si cette âme faiblissait un moment, elle se reprendrait très vite, avec cette énergie qui m'avait toujours frappée chez Michel Dorques. Mais je me cramponnais quand même à ma résolution. N'eussé-je que quelques jours de bonheur, qu'une heure, qu'un instant, — je le voulais, puisque je n'en avais pas d'autre à espérer.

Le dimanche suivant, je me rendis comme de coutume à l'Abbaye-Blanche. Par Alexine, qui avait été demander des nouvelles, je savais que l'enfant allait mieux depuis l'instant où il avait revu sa mère. Marie m'accueillit au seuil de la salle et me dit :

– Tout le monde est près de Jean. Venez, chère mademoiselle.

Je la suivis, le cœur battant à la pensée de « la » voir installée là, celle qu'il eût dû chasser sans pitié, – celle que je haïssais.

Oui, elle était assise près du lit de l'enfant en penchant vers le petit malade sa tête aux vaporeux cheveux blonds. Et « lui » était là, en face d'elle, tenant Line sur ses genoux. Quand il m'aperçut, je crus voir un tressaillement sur son visage. Mais sa voix était très calme, sa physionomie très paisible tandis qu'il nous présentait l'une à l'autre...

– Ma femme... M<sup>lle</sup> Dorvenne, dont vous nous

avez entendu parler, Alice.

La jeune femme, avec un mot aimable, me tendit une très petite main que je pris du bout des doigts. Son visage, fatigué et pâli, avait dû être très frais, et, sinon absolument joli du moins gracieux et attirant. Les yeux avaient une vivacité très grande, mais ils gardaient une expression de tristesse, et je remarquai à plusieurs reprises, pendant le peu de temps que je restai là, l'humble douceur qui s'y répandait quand ils regardaient Michel.

Son visage, à lui aussi, portait aujourd'hui des traces de fatigue morale. Sans doute il luttait pour accomplir ce qu'il appelait son devoir. Il souffrait de la présence de cette jeune femme, de l'effort qu'il devait faire sur lui-même pour réprimer les sentiments qu'elle lui inspirait.

Mais rien n'en transparaisait sous sa calme politesse. Il lui parlait de façon très naturelle, et ceux qui n'eussent pas été au courant n'auraient rien soupçonné d'anormal entre ces deux époux, un peu froids seulement à l'égard l'un de l'autre, voilà tout.

Mais moi, je savais ce qui existait sous cette tranquillité, – chez lui du moins. Et j’en souffrais pour lui, j’en souffrais de tout mon cœur.

Oh ! ce pauvre cœur, comme il eût voulu s’élancer vers le sien, lui crier : « Venez, laissez-la, celle qui ne vous a pas aimé et pour qui vous vous imposez ce martyre inutile ! Venez, nous serons heureux ! »

Cependant, quelle charmante vision familiale c’était là ! Près du lit de l’enfant malade, ce jeune père robuste, avec sa jolie petite fille sur ses genoux, cette jeune femme gracieuse, caressant tendrement la joue de Jean. Un peu plus loin, l’aïeule, la tante. Tout le foyer était là. Et j’y étais l’étrangère.

J’y étais aussi le danger, le germe de désunion et de malheur.

Subitement, ma loyauté native l’emportait sur l’aveuglement de la passion. Devant cette famille reconstituée, j’avais tout à coup conscience du mal que je ferais, du trouble et de la douleur que je jetterais au milieu d’eux, qui m’avaient accueillie en amie. Et devant lui, si fort, si

courageux, si digne de sa situation pénible, je me trouvais saisie d'un respect attendri, d'une admiration douloureuse, je sentais un souffle d'héroïsme soulever mon cœur hésitant, qui n'osait plus vouloir.

Je me levai pour partir au bout d'un quart d'heure. C'était tout ce que je pouvais supporter. Devant moi, tous deux se tenaient debout. Alice, un peu petite, arrivait tout juste à l'épaule de son mari. Lui tenait dans ses bras la petite Line. L'enfant pencha sa tête rousse pour donner un baiser à son père. Puis elle tendit ses mains à mère.

– Maman, Line voudrait t'embrasser !

Alice prit la petite fille, la serra sur son cœur en couvrant de baisers le visage ravi. Michel les regardait, de cet air pensif et ferme qui lui était habituel. Il se disait peut-être que, grâce à lui, à son courage, à sa dignité de vie, au soin qu'il avait eu de réserver toujours au foyer la place de l'épouse infidèle et de maintenir intact son souvenir dans le cœur de ses enfants, ceux-ci ne connaîtraient pas les torts de leur mère, ils

pourraient l'aimer et la respecter toujours. Et elle se réhabiliterait dans l'accomplissement des devoirs un instant abandonnés.

Jacques Mairet avait raison, tout mon amour ne pourrait remplacer dans l'âme croyante, dans l'âme traditionnaliste de Michel Dorques, la joie austère, mais très haute et sans remords, du devoir accompli.

Je pris congé d'eux tous sans émotion apparente. À Marie, qui me disait : « À bientôt ! » je répondis :

– Il est possible que vous ne me voyiez plus très souvent. On m'a décidément fait savoir que nos relations étaient vues d'un mauvais œil.

L'aïeule et la petite fille se récrièrent. Mais lui ne dit rien. Seulement, comme je le regardais malgré moi à ce moment-là, je vis dans ses yeux une reconnaissance ardente, attendrie, qui me déchira le cœur.

Je partis très vite, fuyant la torture de le voir là, près de « l'autre », emportant le souvenir de ce regard qui me remerciait de sacrifier mon

bonheur à la paix de son âme. Je gagnai un petit  
bois voisin, je me laissai tomber sur l'herbe, et là  
je pleurai sans contrainte, en songeant que tout  
était fini, que je venais d'enterrer mon premier,  
mon seul amour.

## XIV

Le prétexte donné à mes amis de la ferme pour espacer mes rapports avec eux se trouva vrai quelques jours plus tard. On me prévint que ces relations étaient en passe de me faire le plus grand tort. Je répondis par une demande de changement pour le village voisin de Bar-les-Chaumes dont l'institutrice venait de mourir. Ce poste était moins important que celui de Sillery, Bar-les-Chaumes n'étant qu'un assez petit village. Mais je voulais m'éloigner de l'Abbaye-Blanche, ne plus risquer de rencontrer à tout instant Michel Dorques ou la jeune femme. D'autre part, l'air de ce pays étant très favorable à Alexine et aux petits, je préférerais ne pas m'en éloigner. Voilà pourquoi je demandai Bar-les-Chaumes.

On me l'accorda sans difficulté. Avant de commencer notre petit déménagement, nous

allâmes, Alexine et moi, faire nos adieux à l'Abbaye-Blanche. J'avais choisi le moment où d'ordinaire M. Dorques ne s'y trouvait pas. De fait, l'aïeule nous apprit qu'il était aux champs, et que sa femme venait de partir avec Jean pour le rejoindre.

Elle disait cela d'un air réjoui, la bonne vieille dame, et Marie souriait, toute heureuse aussi !

— Alors, cela va bien de ce côté ? demanda Alexine qui s'intéressait profondément, la pauvre amie, à ce ménage reconstitué.

— Aussi bien que possible. Elle fait de mieux pour réparer ; elle se montre on ne peut plus soumise et douce, sans rien de la frivolité, des caprices d'autrefois. Lui est très bon à son égard. Il m'a dit l'autre jour : « Comment ne serais-je pas miséricordieux pour elle, qui a été si gâtée, si mal élevée, dans ces principes de religion superficiels, alors que je connais des cœurs d'hommes qui se croyaient très affermis, qui possédaient de solides convictions, et qui ont pu, à l'heure de la tentation, mesurer toute leur faiblesse ! »

Pauvre grand-mère ! Elle ne se doutait pas qu'elle l'avait devant elle, celle qui avait été la tentation de Michel Dorques ! Elle ne savait pas quelle souffrance elle infligeait au cœur palpitant que Solange Dorvenne avait brisé pour leur tranquillité à tous !

Nous étions là depuis cinq minutes lorsque Jacques Mairet apparut. Nous eûmes tous deux un moment de pénible embarras, car je ne l'avais pas revu depuis sa lettre. Mais Marie Dorques s'écriait :

– M<sup>lle</sup> Dorvenne va être ta voisine, Jacques ! Elle est nommée à Bar-les-Chaumes, – à notre grand chagrin !

– À Bar-les-Chaumes ? dit-il avec surprise. Mais c'est une disgrâce !

Je répondis affirmativement. C'était la version donnée par moi, car on n'eût pas compris que j'eusse demandé ce changement.

Nous parlâmes alors de l'endroit que j'allais habiter. La Perlière, la ferme de M. Mairet, se trouvait tout près de là. Il y vivait avec sa mère.

Je connaissais celle-ci pour l'avoir vue trois fois à l'Abbaye-Blanche. Elle avait, comme son fils, le visage un peu rude, mais les yeux étaient très doux, et elle m'avait témoigné la plus cordiale bonté.

— Ma chère mère serait bien heureuse de vous voir souvent toutes deux, dit M. Mairet. Mais, malheureusement, la Perlière sera frappée du même ostracisme que l'Abbaye-Blanche. Je suis coté comme un réactionnaire d'aussi belle eau que mon cousin Michel, et ma mère s'occupe de toutes les œuvres de notre paroisse.

Je répondis que j'irais faire quelques visites à M<sup>me</sup> Mairet, mais qu'en effet nos rapports ne pourraient être fréquents. Au fond, je ne désirais pas qu'il en fût autrement. Je n'aspirais qu'à la solitude, le monde tout entier me devenait odieux depuis que Michel était mort pour moi.

Cependant, je ressentis un profond chagrin en disant adieu à mes bonnes amies. Elles pleuraient, se reprochant, les pauvres, d'être cause de ma disgrâce.

— Mais Bar-les-Chaumes n'est pas si loin !

disait Marie. Jacques pourra vous amener souvent toutes deux dans sa voiture, avec les petits.

Jacques disait oui. Mais je savais qu'il ne proposerait jamais à Solange Dorvenne de revenir à l'Abbaye-Blanche.

Marie et lui nous reconduisirent jusqu'à la route. À un moment, il se trouva seul près de moi, derrière M<sup>lle</sup> Dorques et ma sœur. Alors il me prit la main en disant ce seul mot : « Merci ! »

Et en levant vers lui mes yeux encore pleins de larmes, je rencontrai un regard de reconnaissance émue, admirative, qui me rappela celui de Michel.

Je retirai ma main en murmurant âprement :

– C'est ma vie que vous m'avez fait sacrifier là !

Il dit très bas, d'un ton dont l'ardente ferveur fit tressaillir en moi une fibre secrète :

– Je prie Dieu qu'il vous donne la vie qui ne passe pas, et qu'il soit la consolation de votre âme courageuse !

Le départ de Sillery fut très pénible pour Alexine et pour moi. Nous y avons acquis de nombreuses sympathies, nous étions accoutumées aux gens et aux choses. La bonne M<sup>lle</sup> Jeantet me regrettait de toutes ses forces. Mais elle ne me fit aucune réflexion au sujet de ma demande de changement, ce qui me donna à penser qu'elle en soupçonnait la véritable raison, – à moins qu'elle n'eût été éclairée à ce sujet par son cousin.

Je vis ce dernier le jour de mon départ, au moment où, toute prête, j'allais quitter la maison d'école. En attendant que M<sup>lle</sup> Jeantet eût fini sa classe, je me trouvais dans la salle à manger, le front appuyé à la vitre d'une fenêtre. Je tressaillis en entendant sa voix froide qui disait :

– Je viens vous saluer avant votre départ, mademoiselle Dorvenne.

Je me détournai à demi, sans lui tendre la main, en l'enveloppant de mon regard le plus hautain.

– Je regrette que vous vous soyez dérangé. Cela n'en valait pas la peine.

– Je suis d'un tout autre avis. Je ne vous garde pas rancune de votre refus, mademoiselle Solange, et vous trouverez toujours en moi le plus dévoué de vos admirateurs. Voilà ce que je voulais vous dire avant que vous nous quittiez.

– Vous êtes trop bon ! Quand j'en aurai assez de Bar-les-Chaumes, je vous le ferai savoir, afin que vous puissiez encore dénoncer mes attaches réactionnaires à qui de droit.

Il blêmit, une fureur s'alluma dans ses yeux. Je vis que j'avais touché juste et que je ne m'étais pas trompée en soupçonnant en lui l'auteur de la dénonciation qui avait amené pour moi un avertissement et un blâme.

Il essaya de nier pourtant.

– Je ne sais ce que vous voulez dire ! Que signifient ces insinuations ?

– Je suis fixée là-dessus, monsieur Lasalle. Il est inutile de chercher à me tromper. Vous n'êtes qu'un lâche délateur, et je vous méprise de toute

mon âme.

Son visage se convulsa sous l'empire d'une colère folle ; je vis ses poings se crispier, et un instant, je crus qu'il allait s'élancer sur moi. Il se raidit par un violent effort, et dit d'une voix rauque :

– Vous vous repentirez de cette parole ! Je vous ai beaucoup aimée, Solange ; vous m'avez repoussé, méprisé ; vous me jetez maintenant l'insulte à la face. Puisque vous n'avez pas voulu de mon amour, peut-être trouverez-vous plus agréable d'être l'objet de ma haine. Je vous préviens loyalement que je suis dès ce jour votre ennemi.

– Vous l'étiez déjà hier, monsieur ! Bonsoir !

Je lui tournai le dos et appuyai de nouveau contre la vitre mon front brûlant. J'entendis son pas qui s'éloignait. Je poussai un soupir de soulagement. Ses menaces me laissaient indifférente, je n'y voyais qu'une bravade de prétendant dédaigné, d'homme souffleté dans son amour-propre. Et puis, tout m'importait si peu maintenant !

Notre installation à Bar-Les-Chaumes se fit très vite. La maison d'école était neuve et gentille, le pays agréable, les habitants affables. Mais le nombre de mes élèves m'apparut fort restreint, car l'école libre retenait la majorité des fillettes de l'endroit.

– C'est vous qui êtes cause de cela ! dis-je à M. Mairet, en feignant un air de reproche, le jour où nous allâmes rendre visite à la Perlière.

– Vous m'en voulez ? demanda-t-il en souriant.

– Pas du tout ! vous faites votre devoir.

Là-dessus, nous glissâmes sur la question religieuse. Mes bonnes dispositions d'antan, alors que j'admirais la haute morale de l'Évangile et les fortes convictions chrétiennes de Michel Dorques, s'étaient évanouies depuis que je m'étais heurtée à l'inflexible *non licet* catholique. J'avais rencontré l'écueil qui arrête tant d'âmes au seuil de la croyance absolue, pratiquante. La doctrine sublime et tant admirée nous paraît tout à coup odieuse et impossible lorsqu'elle se dresse devant nos passions en disant : « Ceci n'est pas

permis. »

Je le laissai clairement entendre à Jacques Mairet. Il me répondit avec son air de grave compassion :

– Je vous plains, mademoiselle ! C'est pourtant là seulement que vous trouveriez la consolation. Mais vous avez l'âme trop droite pour ne pas réfléchir et reconnaître peu à peu toute la beauté de notre morale catholique.

Je n'y étais aucunement disposée. Un germe de foi avait été déposé en moi par l'exemple de mes amis de l'Abbaye-Blanche, par les lectures et les réflexions que j'avais faites. Mais il me semblait irrémédiablement anéanti sous la tourmente qui avait brisé mon premier rêve d'amour.

Après cette visite, je m'abstins de retourner à la Perlière. Mais Alexine, sur mes conseils, s'y rendit parfois avec les enfants, sur l'invitation de M<sup>me</sup> Mairet. Celle-ci était très sympathique à ma sœur, et je m'aperçus vite que ces relations faisaient à la pauvre chérie autant de bien physique et moral que celles qu'elle avait dû

interrompre avec l'Abbaye-Blanche.

– Quelle belle nature que celle-là ! s'écriait-elle au retour.

« Quelle bonté ! quel tact ! Et elle me dit des choses si consolantes que je sors moins malheureuse de chez elle. »

C'était à mon tour d'être morne, sans courage. Quelque chose s'était détraqué dans ma nature si bien équilibrée jusque-là. Je faisais mes classes de mon mieux, pourtant, car j'étais consciencieuse. Mais le zèle, le goût d'autrefois pour l'enseignement avait disparu. Cependant, les parents se montraient contents, les enfants m'aimaient. La vie semblait devoir être facile pour nous dans ce gentil pays, au milieu de braves gens.

Quel souffle inquiétant s'insinuait donc lentement, suscitant un peu de froideur d'abord, puis une défiance qui finissait par me sauter aux yeux ?

Je le sus un jour par Alexine. En revenant toute bouleversée de la Perlière, elle me dit qu'on

répandait sur elle et moi d'abominables calomnies. C'était M<sup>me</sup> Mairet qui le lui avait appris, en ajoutant que son fils et elle travaillaient de tout leur pouvoir à les réfuter.

Après le premier mouvement de stupéfaction, je déclarai sans hésiter :

– C'est Dominique Lasalle.

Et je racontai à ma sœur, qui ne comprenait pas, la menace de l'instituteur de Sillery.

Elle fut d'avis aussi qu'il devait être l'auteur de ces calomnies. Mais, devant la dignité de notre vie, celles-ci semblaient devoir tomber d'elles-mêmes.

Elles se maintinrent cependant, elles se grossirent d'autres racontars, habilement distillés. Dominique Lasalle était un maître en mensonge et en ruse méchante.

– Il va vous rendre l'existence intenable, me dit M<sup>me</sup> Mairet, un jour qu'elle était venue voir ma sœur.

L'excellente femme nous témoignait une grande affection et se montrait désolée de la

situation qui nous était faite.

– Venez plus souvent à la ferme, nous dit-elle. On sait bien, ici, que les Mairet n’ouvrent pas leur porte à n’importe qui. C’est un certificat d’honorabilité d’être reçu à la Perlière.

Je la remerciai avec chaleur ; mais, personnellement, je ne profitai pas de l’invitation. Le jeune fermier de la Perlière était riche. Ne dirait-on pas que je courais après lui, – comme on disait que je l’avais fait pour Michel Dorques ? Mieux valait rester dans ma solitude, en passant tête haute partout.

Mais je gardai une grande reconnaissance aux Mairet de prendre notre défense, et je songeai avec un sentiment de fierté que, lui, Jacques Mairet, avait une profonde estime pour moi, ainsi que je l’avais compris à sa manière d’être à mon égard dans toutes les occasions où nous nous étions rencontrés.

Ces occasions étaient rares, puisque j’évitais de me rendre à la ferme. Parfois, au cours des promenades que je faisais dans la campagne avec Alexine, nous le croisions, revenant de ses

cultures ou de ses pâturages. Nous causions quelques instants ; puis, il s'éloignait, et je gardais pendant quelques jours une singulière impression de réconfort d'avoir rencontré ce calme regard où se lisaient tant de bonté et d'intérêt.

D'eux-mêmes, les Mairet ne parlaient guère de leurs parents de l'Abbaye-Blanche. C'était Alexine qui s'informait d'eux, qui demandait si le ménage marchait bien. À quoi ils répondaient affirmativement, sans s'étendre en détails. Je comprenais, à la façon affectueusement compatissante dont me regardait parfois M<sup>me</sup> Mairet qu'elle n'ignorait pas ce qui s'était passé.

Alexine, dans une de ses visites à la Perlière, se rencontra avec M. Dorques, sa femme et sa sœur qui y passaient la journée. Marie vint me voir ; elle se montra charmante comme toujours et me dit que son frère l'avait chargée de me saluer de sa part et que sa belle-sœur se rappelait à mon souvenir.

– Vous lui avez beaucoup plu, elle vous trouve

excessivement sympathique, ajouta-t-elle. Et elle regrette que vous ayez quitté Sillery, car elle aussi aurait eu plaisir à vous voir souvent.

Je ressentis une impression de pitié un peu ironique. La pauvre ! si elle savait pourquoi j'avais fui l'Abbaye-Blanche !

Presque malgré moi, une question me vint aux lèvres :

– Et lui... il me paraît pas trop malheureux ?

– Mais non, pas du tout. Alice est bien changée, d'ailleurs. Elle se montre une mère parfaite. Elle s'initie à tous les détails du ménage dont elle ne voulait pas entendre parler auparavant.

Quant à ses rapports avec Michel, ils semblent moins gênés, moins froids depuis quelque temps. Elle est à son égard d'une soumission absolue. Et ce n'est pas sans mérite chez elle, car elle a une nature un peu indépendante, un peu autoritaire et orgueilleuse. Mais je crois qu'elle veut expier ses torts, en se faisant tout humble et dévouée pour celui qu'elle a offensé.

Cette visite remua tous les souvenirs si vivaces dans mon cœur toujours meurtri. J'aurais voulu savoir si Michel souffrait encore, lui aussi. Peut-être, si cette jeune femme se transformait ainsi, allait-il l'aimer ? À cette pensée, la jalousie criait farouchement en moi. Mais un sentiment meilleur s'essayait à la chasser. Puisque nous étions inévitablement séparés, lui et moi, ne devais-je pas préférer qu'il se consolât très vite, qu'il s'attachât à elle pour être heureux ?

Mais ces considérations étaient bien héroïques pour ma faiblesse, et le plus souvent la douloureuse jalousie triomphait.

Au cours de mes heures de liberté, je m'étais remise à la poésie, qui engourdissait ma pensée. J'ajoutai deux strophes au *Chant de la misère*. C'était encore, toujours, un cri de souffrance, et de souffrance désespérée.

Mais chose étrange, lorsque je relisais ces vers, les paroles de paix et d'amour, les douces paroles consolatrices de l'Évangile me revenaient à l'esprit, s'y imposaient, y glissaient une clarté et une douceur.

Alexine, elle, sous l'influence discrète de M<sup>me</sup> Mairet, devenait peu à peu chrétienne. Elle parlait de baptême pour elle et ses enfants.

– Cela te fera encore du tort, par exemple, Solange, me disait-elle.

– Ne t'occupe pas de moi, fais ce qui te semble le meilleur.

Je l'enviais, ma pauvre chère sœur, de s'en aller ainsi vers la foi avec un cœur si simple, si confiant. Moi-même, à un moment, je m'étais sentie dans une disposition presque semblable. J'étais heureuse alors. Le vent avait passé, la petite lueur s'était éteinte. Le Dieu de Michel Dorques ne pouvait être celui de Solange Dorvenne.

Mais à certains moments, aux heures de plus profonde détresse morale, je ressentais comme un regret obscur de cette clarté entrevue.

Les jours s'écoulaient dans le morne accomplissement de mes devoirs pédagogiques. La calomnie semblait s'être légèrement calmée, sans pourtant disparaître. Nous ne retrouvions

plus l'accueil affable des premiers temps. Mais les Mairet nous disaient :

– Cela reviendra peu à peu. Il faut laisser aux gens le temps de vous bien connaître et de vous apprécier.

## XV

Avril arriva, avec de longs jours de pluie. Pâques tombait tardivement cette année-là. Alexine assista avec M<sup>me</sup> Mairet aux offices de la Semaine-Sainte et en revint tout émue, plus fortifiée que jamais dans sa résolution. Je l'y encourageai, heureuse de voir le changement qui s'opérait en elle, la pauvre petite, veuve sans l'êtré, qui avait trouvé le divin Consolateur.

– Et toi, ma Solange ? me demanda-t-elle tendrement.

Je ripostai avec un peu d'âpreté :

– Moi, je reste l'athée que m'a faite mon père.

Elle n'insista pas. Mais j'ai su plus tard qu'elle avait depuis lors beaucoup prié pour moi.

Vers la fin des vacances de Pâques, un matin, en parcourant le journal, mes yeux tombèrent sur les nouvelles d'une grève qui avait lieu en ce

moment dans un petit village de Seine-et-Oise. La veille déjà, elle avait pris des proportions fort graves, par suite de l'arrivée d'un contingent de meneurs. Aujourd'hui, les choses tournaient tout à fait au tragique. La troupe avait dû en venir aux mains avec les grévistes. Plusieurs étaient blessés grièvement. Et, parmi ceux-là, je vis le nom de mon frère, avec la mention : « Atteint mortellement. »

Ce fut un coup pour Alexine et pour moi, car nous l'aimions toujours, le malheureux. Je décidai de partir immédiatement, pour tâcher de le revoir encore vivant. Je pris le train une heure plus tard, mais je n'arrivai au but que dans l'après-midi, car j'avais dû traverser Paris pour prendre une autre gare. On m'indiqua la mairie comme le lieu où avaient été déposés les blessés. Le village était calme aujourd'hui, mais des traces de barricades se voyaient encore, et des vitres brisées, des portes défoncées, des jardins saccagés. Sur la petite place de l'église, des soldats bivouaquaient. Je n'aperçus tout cela que d'un œil vague. Mon pauvre Adrien seul occupait ma pensée.

À la porte de la mairie, je fis connaître ma parenté avec le blessé, et on répondit à mon interrogation anxieuse :

– Il vit encore, mais c’est une question d’instant. Venez vite.

Je fus introduite dans la salle où, sur des lits de fortune, gisaient quatre blessés. Du premier coup d’œil, je vis mon frère. Ses traits, ravagés par le vice, étaient convulsés, méconnaissables.

Je courus à lui, je m’agenouillai en prenant sa main déjà froide.

– Adrien, c’est moi, Solange !

Ses paupières se soulevèrent, ses yeux apparurent, empreints d’une angoisse atroce.

– Ah ! les misérables qui m’ont poussé là !

Ses doigts pressaient ma main, s’y incrustaient si fort que je retins un cri de douleur.

– Adrien, je suis là ! Nous t’aimons bien toujours, Alexine et moi.

Il bégaya :

– Oui, je sais... Mais vous ne pouvez rien...

rien !

Il prononça ce mot d'un ton de désespoir qui fit courir un frisson dans tout mon corps. Et je ne sais comment une idée folle, incroyable, me traversa l'esprit, devant cet être qui s'en allait terrifié, dans la nuit sombre de son incroyance, couvert de la boue de ses vices. En un élan de toute mon âme, je demandai :

– Veux-tu voir un prêtre ?

Il eut une sorte de sursaut, en me regardant comme il eût pu le faire si une folle s'était adressée à lui. Il essaya de parler, mais sa langue venait de se paralyser. Quelques instants plus tard, le dernier soupir s'échappait de ses lèvres. Il mourut ainsi, mon pauvre frère, sans aube consolation que mon affection impuissante, en gardant jusqu'à la fin dans son regard cette expression d'angoisse désespérée que j'avais déjà vue chez mon père et ma mère à l'heure de leur mort.

Les funérailles eurent lieu le surlendemain. J'attendis jusque-là pour y assister. Le pauvre cadavre servit à une dernière manifestation. On

couvrit le cercueil du drapeau rouge, les grévistes l'escortèrent jusqu'au cimetière, où deux discours haineux furent prononcés. Après quoi, tous partirent, et je demeurais seule près de la fosse béante, au fond de laquelle gisait le cercueil.

Comme le vide de ces doctrines naguère adoptées par moi, m'apparaissaient clairement aujourd'hui, avec toutes ses conséquences atroces ! Qu'est-ce que cette soi-disant émancipation de l'esprit, qui fait de l'homme une brute, esclave des meneurs, comme Adrien, ou bien un ambitieux avide, sans scrupule, sans morale, comme Augustin Biard, comme tant d'autres ? Et quelle mort leur procure-t-elle, après une vie de jouissances basses qui n'ont jamais pu parvenir à leur donner un instant de bonheur véritable ?

– Comme ils sont heureux, ceux qui croient à une autre vie ! songai-je, tandis que je considérais ces planches entre lesquelles reposaient les restes de mon malheureux frère, victime de l'éducation athée et de l'excitation à la révolte.

Et voici qu'en pensant ainsi j'eus l'impression très vive que moi aussi je croyais à une vie future, à un Dieu rédempteur. Sur la tombe de mon frère, le germe de foi grandit en cette minute de douloureuse méditation, et quand je quittai le cimetière j'étais presque chrétienne de désir.

Je partis par le premier train. J'avais hâte de me retrouver près d'Alexine, loin de ce lieu où était venu échouer notre frère, comme une malheureuse épave de la morale laïque en faillite. Le trajet me parut mortellement long, et j'eus un mouvement de véritable soulagement en apercevant à un arrêt, trois ou quatre stations avant Bar-les-Chaumes, M. Mairet qui s'apprêtait à prendre le train.

En me voyant, il vint vers moi.

– M<sup>me</sup> Alexine nous a appris le malheur...  
Comme nous vous plaignons, mademoiselle !

Il serrait avec force la main que je lui avais tendue, en m'enveloppant d'un regard de compassion profonde qui me fit du bien.

– Montez avec moi, nous causerons un peu

jusqu'à Bar-les-Chaumes, lui dis-je.

Il ne se fit pas prier et vint s'asseoir près de moi. Je lui racontai alors ce qui venait de se passer, puis je lui parlai de notre enfance, de l'éducation que nous avons reçue. Mon frère, à douze ans, disait carrément : « Il n'y a pas besoin de se gêner. Faut faire ce qui amuse. » Ma sœur et moi étions restées honnêtes cependant, elle parce qu'elle aimait Augustin Biard, moi par une sorte de fierté instinctive et un certain mépris pour le sexe masculin, dont j'avais vu si longtemps autour de moi de tristes échantillons. Mais nous avions aujourd'hui fort bien conscience, elle comme moi, qu'aucun frein n'existait pour nous qui eût pu nous arrêter à ce moment devant l'entraînement d'une passion. Adrien, lui, avait poussé jusqu'au bout la logique de son éducation. Je venais d'en voir les conséquences.

Jacques Mairet m'écoutait, presque sans parler. Mais je voyais tant de compréhension, tant de grave pitié dans ce regard fixé sur moi ! Michel Dorques et lui étaient les seuls êtres qui

m'eussent jusqu'ici inspiré une confiance absolue, probablement parce qu'ils se ressemblaient au moral, sérieux et intensément croyants tous deux, indulgents sans faiblesse pour les misères humaines, énergiques devant le devoir, et si droits, si sincères ! Aussi, très simplement, fis-je part au jeune maître de la Perlière de l'évolution d'âme qui venait de se produire en moi, sur la tombe de mon frère.

Je fus un peu saisie devant la lueur de joie radieuse qui traversa son regard. Ce fut d'ailleurs très fugitif. Mais une émotion profonde demeura sur cette physionomie rude, qui en fut toute transformée.

– Que je suis heureux de ce que vous me dites là, mademoiselle ! Nous l'avons tant demandé à Dieu, ma mère et moi !

Touchée de cette sympathie que je sentais vraie et qui me semblait très douce dans mon malheur, je lui tendis la main qu'il serra de nouveau, comme tout à l'heure, très fortement.

Le train s'arrêtait à ce moment à la station-halte précédant Bar-les-Chaumes. La portière de

notre compartiment fut ouverte par une main vigoureuse, un gros homme endimanché, sa femme et sa fille apparurent. Ils eurent tous un mouvement de surprise, un recul. Puis le père referma la portière en disant très haut :

– Allons ailleurs !

Nous avions reconnu des habitants de Bar-les-Chaumes. Tout d'abord, je ne compris pas. Mais en voyant l'indignation qui s'exprimait sur la physionomie de Jacques Mairet, je saisis le motif de cette retraite. Et je devins pourpre de confusion et de colère.

– Pardon ! C'est ma faute, je n'aurais pas dû monter ici ! s'écria le jeune fermier. Mais quand on a l'habitude d'aller toujours tout droit on ne s'imagine pas que les gens puissent mettre du mal là où il n'y en a pas. Oh ! mademoiselle, quelle sottise est la mienne de n'avoir pas pensé que vous étiez en butte à de misérables calomnies et qu'une prudence excessive s'imposait de ce fait !

Il était désolé, hors de lui. Je lui déclarai qu'il y avait aussi bien de ma faute que de la sienne, puisque je l'avais invité à monter.

Et vous m'avez fait tant de bien par votre sympathie que je ne regrette rien. Quand les gens en auront fini avec leurs racontars stupides, nous le verrons bien.

Il secoua la tête d'un air peu convaincu. Moi-même, je ne l'étais pas davantage. Ma fierté, la conscience que j'avais d'être irréprochable me rendaient pénible la suspicion imméritée dont j'étais l'objet depuis quelque temps, et à laquelle l'incident d'aujourd'hui allait donner une apparence de raison.

En arrivant à Bar-les-Chaumes, M. Mairet m'aida à descendre, me serra la main comme de coutume et s'éloigna pour rejoindre sa voiture qui l'attendait, tandis que je prenais la route du village. Nous ne voulions pas avoir l'air de nous cacher, comme des coupables. Mais ce nouvel ennui, joint à la pénible émotion qui l'avait précédé, me fut si sensible que je dus prendre le lit le lendemain avec une forte fièvre. Je restai deux jours couchée, toute brisée d'une lassitude plus morale que physique. Le troisième, je voulus me lever pour faire ma classe. Je trouvai mes

élèves moins nombreuses. Je m'informai près de l'une d'elles avec surprise :

– Et une telle ?... Une telle ?... Sont-elles malades ?

L'enfant me répondit avec un regard sournois :

– Oh ! non ! C'est leurs parents qui ont dit qu'ils les enverraient plus en classe tant que c'est vous qui serez là.

J'eus une commotion douloureuse qui me fit monter le sang au visage. Ah ! il avait raison, Dominique Lasalle ! Sa vengeance me poursuivait et m'atteignait au plus sensible de mon être.

Quand je me retrouvai seule avec ma sœur, je me mis à sangloter. Je me sentais si faible, si lasse depuis quelques jours que mon habituelle force morale fléchissait aujourd'hui.

– Ma chérie, calme-toi ! me disait tendrement Alexine. Tout finira par s'arranger, on reconnaîtra combien on s'est trompé en le jugeant ainsi.

Mais je savais bien, moi, que la calomnie

continuerait à faire son œuvre. On me déplacerait, on m'enverrait je ne sais où. Là, la haine de Dominique Lasalle me suivrait peut-être encore. J'avais entrevu tant de sombres abîmes dans l'âme de cet homme que j'avais cru d'abord un simple ambitieux, incapable de sentiments un peu violents ! Le lendemain, dimanche, à l'heure où d'ordinaire elle se trouvait aux vêpres, je vis apparaître M<sup>me</sup> Mairet. J'étais seule, ayant envoyé Alexine faire un tour avec les petits. L'excellente femme me prit les mains en disant avec une affectueuse douceur :

– Allons ! voilà une pauvre enfant qui se tourmente, qui va se rendre malade ! Nous allons causer de cela ensemble, Solange ! Je viens aujourd'hui pour vous seule.

D'un mouvement instinctif, j'appuyai ma tête contre son épaule et je lui dis alors toute ma souffrance. Ses bras m'entouraient maternellement, son regard si bon me réchauffait l'âme. Quand j'eus fini, elle m'embrassa longuement.

– Jacques m'avait tout raconté. Pauvre petite

si honnête, si droite ! Mais il y a un moyen de tout arranger, si vous voulez.

Je la regardai d'un air d'interrogation anxieuse. Elle s'assit sur un fauteuil, et je pris place à ses pieds sur un tabouret, tandis qu'elle continuait de cette voix qui rappelait celle de son fils :

– Je suis ici à l'insu de Jacques. Mon pauvre enfant se trouve dans une indécision terrible : d'un côté, il voudrait vous demander de devenir sa femme, il le voudrait d'autant mieux qu'il vous aime de toute son âme...

J'eus un brusque mouvement.

– Lui !... Lui !...

– Oui, depuis longtemps. Il me l'a confié, comme il me confie tout. Mais il n'osera jamais vous parler de cet amour, à cause de la lettre qu'il vous a écrite au sujet de Michel. Sa délicatesse ne pourrait supporter l'idée que vous voyiez là une manœuvre pour écarter un rival, alors qu'il l'a fait en tout désintéressement, pour épargner à son cousin, à son frère, un terrible malheur, et pour

vous éviter, à vous qu'il aime plus que lui-même, la souffrance d'un grand remords.

Je restais silencieuse. Mes mains, croisées sur la jupe de M<sup>me</sup> Mairet, frémissaient un peu. Jacques m'aimait ! Jamais je n'avais imaginé cela.

– J'ai voulu être l'intermédiaire entre vous deux, continua la mère, dont la voix avait des vibrations émues, un peu tremblantes. Ce serait le bonheur de Jacques et pour vous la tranquillité, la douceur d'une vie entourée d'affection et de respect. Vous n'êtes pas encore chrétienne, mais vous avez dit à mon fils que vous croyiez maintenant...

– Oui, c'est vrai, je crois et je suis prête à m'instruire, dis-je fermement.

– Ainsi, le seul obstacle qui pourrait vous séparer de lui a disparu. Votre sœur deviendrait celle de Jacques, vos neveux seraient élevés à la Perlière. Quant à moi, je suis prête à vous adopter comme une fille très chère, parce que j'ai reconnu la beauté de votre âme, la droiture de votre caractère, votre énergie devant le devoir, si

dur fût-il.

Je penchai un peu ma tête sur ses genoux en disant d'une voix frémissante :

– Si, il y a un obstacle entre lui et moi.

Ses mains se posèrent sur mes cheveux en un geste de caresse.

– Je sais à quoi vous faites allusion. Mais de cela c'est avec lui que vous parlerez. Je suis venue simplement vous dire le motif qui empêche Jacques de vous offrir son nom, comme il en a le si ardent désir. Maintenant, je vous demande de m'accompagner à la Perlière pour causer avec lui.

Je secouai négativement la tête.

– C'est inutile, je ne veux pas me marier. M. Jacques est trop bon de songer ainsi à la pauvre créature que je suis. D'autres seront plus dignes de lui que moi, qui n'aurais à lui apporter qu'un cœur désenchanté et un nom sur lequel on s'acharne à jeter de la boue, comme si je ne souffrais pas assez sans cela !

De nouveau, les larmes glissaient sur mon visage. M<sup>me</sup> Mairet se pencha pour prendre ma

tête entre ses mains et me regarda avec une tendresse qui me remua le cœur.

— Jacques a pensé — comme moi, du reste, — qu'il ne pouvait mieux choisir que ce brave cœur courageux, bien connu de lui. Il vous est impossible de lui rendre amour pour amour ; vous avez encore dans le cœur un autre souvenir, il le sait. Mais voyez si vous pouvez lui promettre la fidélité conjugale et une affection raisonnable. Alors mettez sans crainte votre main dans la sienne. Je puis vous assurer que vous serez heureuse et que vous l'aimerez, mon Jacques. Quant à votre résolution de ne pas vous marier, c'est une folie de votre part, mon enfant. C'est aussi, je vous le dis franchement, un peu d'orgueil. Vous vous enfoncez dans votre chagrin, dans votre désillusion, vous vous en repaissez sans vouloir vous élever au-dessus de ces stériles regrets. Vous valez mieux que cela, Solange. Soyez forte, acceptez la main loyale qui s'offre à vous et qui saura vous guider, vous préserver, vous soutenir. Si vous croyez au désintéressement de Jacques, lorsqu'il vous écrivit naguère, venez avec moi à la Perlière.

– Oui, j’y crois. Et...

J’hésitai un moment, en abaissant un peu les paupières pour qu’elle ne vît pas dans mes yeux la souffrance qui me serrait le cœur.

– ... Et M. Mairet est le seul homme qui m’inspirerait assez de confiance pour me décider au mariage. Mais je ne peux pas... Non, ce ne serait pas bien... Il sait que... que mon cœur a été à un autre et que je souffre encore...

– Oui, il le sait, c’est pourquoi vous pouvez accepter sa demande, à condition, je le répète, que vous soyez résolue à remplir tous vos devoirs et à éloigner peu à peu de vous ce souvenir trop cher.

– Cela, je le ferai dès l’instant où je serai engagée à lui. Mais je crois que je dois réfléchir, madame, avant de voir votre fils.

– Je ne veux pas vous presser, mon enfant. Mais j’aurais préféré pour vous que vos fiançailles fussent annoncées le plus tôt possible, à cause de l’incident de l’autre jour.

– C’est vrai ! murmurai-je. Eh bien ! je vous

demande dix minutes, voulez-vous ? Dix minutes pour voir dans ma conscience si je puis honnêtement accepter la demande de M. Jacques.

– C'est cela, mon enfant. Je vais aller faire une petite visite chez une vieille amie et je reviendrai.

Quand je me trouvais seule, j'enfouissais mon visage entre mes mains et je m'interrogeais longuement.

La blessure de mon cœur était toujours vive, mais j'avais fait depuis longtemps le sacrifice de l'amour de Michel, je ne m'étais permise aucune espérance, j'avais toujours évité de le revoir. Aussi ma souffrance se faisait-elle moins âpre, moins douloureuse. Pour Jacques Mairet, j'avais l'estime la plus profonde et une confiance dont je m'étonnais un peu, moi, la sceptique Solange. Je le considérais comme le type de l'honnête homme et comme un cœur très bon, très ferme, délicat aussi, j'en avais la preuve mais le scrupule qui le retenait de demander ma main.

Toute autre femme eût pu être heureuse près de lui. Mais moi ?

J'appuyai un instant ma main sur mon cœur qui battait si fort, si fort. Une grande vague de douleur passait sur moi. Je fermai les yeux en murmurant désespérément :

– Oh ! ce n'est pas possible ! Non, je ne peux pas !

Je restai un long moment abattue, frissonnante. Comme « son » souvenir me tenait encore, puisque la seule pensée du mariage avec un autre, pourtant sympathique et estimé entre tous, m'inspirait une telle révolte !

Ce fut d'ailleurs un court moment de défaillance. Presque aussitôt les paroles de M<sup>me</sup> Mairet revinrent à mon esprit : « Soyez forte, Solange. » Oui, je ne devais pas perdre ma vie dans ces regrets inutiles. Jacques Mairet m'offrait le moyen de la rendre bonne et féconde, en me demandant de devenir la gardienne respectée de son foyer. À défaut d'amour, je saurais lui donner une affection fidèle, je m'essayerais à le rendre heureux, de tout mon pouvoir, cet honnête homme dont la noble générosité me touchait profondément, je serais une fille dévouée pour sa

mère, je leur montrerais que Solange Dorvenne savait être reconnaissante.

Quand M<sup>me</sup> Mairet revint et qu'elle me demanda : « Venez-vous, mon enfant ! » je répondis d'une voix ferme : « Oui, madame. »

Durant le court trajet entre le village et la ferme, nous ne parlâmes pas. Mon cœur était serré par une émotion pénible, et l'incertitude m'agitait encore. En outre, la pensée de cet amour, dont j'étais l'objet, et que je ne pouvais pas rendre, me pénétrait d'une sorte de gêne.

Jacques était seul dans la grande salle ornée de vieux meubles bien entretenus comme ceux de l'Abbaye-Blanche, mais où j'avais toujours remarqué une note plus élégante. De jolis vases bien choisis, des fleurs l'ornaient, et aussi quelques belles gravures que j'admirais toujours dans les rares visites à la Perlière.

Le jeune homme se leva vivement à notre entrée et vint ; vers nous. Sa mère dit simplement :

– Jacques, j'ai tout dit à M<sup>lle</sup> Dorvenne.

Maintenant, je te laisse avec elle.

– Maman ! s'écria-t-il d'un ton de reproche intense.

– Je le devais, pour vous deux. Ne crains rien, elle ne s'est pas méprise sur toi. À tout à l'heure, mes enfants.

Elle sortit et nous demeurâmes seuls en face l'un de l'autre. Alors je lui tendis la main.

– Non, je ne me suis pas méprise un instant sur le motif qui vous a guidé en m'écrivant, monsieur Jacques. Je vous estime trop profondément pour cela.

– Comme vous êtes bonne ! Comme c'est charmant à vous de me dire cela.

Il balbutiait presque, cet homme que j'avais toujours vu si maître de lui, en me serrant la main, en m'enveloppant d'un regard de reconnaissance attendrie. Et, avec une sorte de timidité, il interrogea :

– Que vous a dit ma mère ?

– Elle m'a demandé ma main pour vous.

– Et... vous me la donnez !

Son regard exprimait une angoisse inexprimable. Et j’y lus aussi tant d’amour que je reculai instinctivement, bouleversée jusqu’au fond de l’âme, n’osant plus offrir ce que je pouvais seulement lui donner.

J’avais déjà eu l’occasion de remarquer que le jeune maître de la Perlière possédait une rare faculté d’observation. Je m’aperçus aussitôt qu’il avait deviné ma pensée, en l’entendant dire d’une voix dont il s’efforçait de dissimuler les vibrations frémissantes :

– Je sais d’avance tout ce que vous allez m’objecter, Solange. Mais je vous prends telle que vous êtes, confiant que je suis en votre loyauté. Je vous aime de toutes les forces d’un cœur qui n’a encore jamais connu l’amour, je ne vous demande, en échange, que votre fidélité et la volonté d’oublier le passé. Cela, pouvez-vous me le donner !

– Oui, je le puis, avec mon estime, mon affection reconnaissante, avec la promesse de remplir tous mes devoirs à votre égard, à l’égard

de votre mère. Mais vous méritez mieux, monsieur Jacques...

Il m'interrompit d'un geste vif.

– C'est vous que j'aime. Et quand vous serez chrétienne, les vertus que j'ai depuis si longtemps reconnues chez vous s'épanouiront merveilleusement. J'ai toujours admiré votre droiture d'âme, Solange. C'est elle qui me donne tant de confiance en vous, car dès l'instant où serons engagés l'un à l'autre, c'est mon honneur que vous aurez entre les mains, mon honneur et mon cœur.

Il me regardait avec une émotion anxieuse, et je sentis trembler un peu la main qui tenait toujours la mienne.

Mon regard soutint fermement le sien, et je dis gravement, de toute mon âme :

– J'en resterai la gardienne fidèle, je vous le promets, Jacques, je serai votre femme, et dès ce moment je veux oublier le passé pour ne regarder que vers l'avenir, vers vous.

Quelle joie s'exprimait sur cette

physionomie ! Malgré le secret déchirement de mon cœur, j'en ressentis un contentement attendri. Lui, au moins, serait heureux, cet homme dont j'admirais la noble nature. Oui, je me promettais de tout faire pour son bonheur.

Il me serrait les mains en murmurant :

– Merci, merci, Solange !

M<sup>me</sup> Mairet rentra. Sans nous questionner, à la seule vue de son fils, elle connut la réponse.

Alors elle m'embrassa avec tendresse en m'appelant sa fille chérie. Et nous nous assîmes tous trois, nous causâmes tranquillement, nous fîmes des projets d'avenir. Je me sentais très calme, très résignée, je souriais sans effort. Jacques ne me quittait guère des yeux, mais son regard avait repris l'expression accoutumée. J'aurais pu croire avoir rêvé cette ardente flamme d'amour qui m'avait troublée tout à l'heure.

La nouvelle de nos fiançailles coupa net les ailes aux calomnies. On connaissait trop bien Jacques Mairet et sa mère pour supposer un seul instant qu'ils eussent songé à ce mariage s'ils

n'avaient été parfaitement sûrs de mon entière honorabilité. D'autre part, je ne sais comment Dominique Lasalle s'était dévoilé. Ce fut à mon égard, de la part de ceux qui m'avaient suspectée, une réparation complète. Je ne gardai rancune à personne et continuai paisiblement mes classes. J'avais donné ma démission d'institutrice. Très peu de temps avant la fin de nos fiançailles, qui durèrent deux mois, je fus remplacée. Nous allâmes alors nous installer pour quelques jours chez les parents d'une de mes élèves, qui s'étaient toujours montrés fort bons pour moi. C'est là, de cette maison étrangère, que je devais sortir pour être unie à Jacques Mairet.

Mon instruction religieuse marchait à grands pas. Je devais être baptisée quelques jours avant notre mariage. Avec le curé de Bar-les-Chaumes, Jacques avait été mon principal initiateur à cette vie spirituelle si longtemps ignorée de moi. Nous avions ensemble de longues et graves conversations à ce sujet, ou bien nous parlions d'Alexine, des enfants, de la façon dont nous les installerions à la Perlière, de l'existence de la fermière qui serait désormais la mienne. Mais

jamais il ne me disait un mot d'amour. Je compris qu'il agissait ainsi par délicatesse, pour ne pas heurter mon cœur, trop sensible encore, et la reconnaissance émue que m'inspirait déjà son exquise bonté pour moi et les miens s'en accrut, en même temps que l'admiration pour cette nature si élevée au-dessus des mentalités ordinaires.

À l'Abbaye-Blanche, Michel venait d'être très malade. Sa femme le soigna avec un admirable dévouement, sans vouloir le quitter un instant, bien qu'elle fût exténuée. Jacques, malgré ses occupations pressantes, passa plusieurs nuits près de son cousin.

Enfin, le danger fut conjuré, la convalescence se passa normalement, la guérison vint très vite. Quinze jours avant la date fixée pour notre mariage, tous les Dorques, invités par Jacques, arrivèrent à la Perlière pour passer la journée avec nous. C'était la première fois que je revoyais Michel. À l'avance, je m'étais inquiété de cette entrevue inévitable. N'allait-elle pas raviver le sentiment que j'avais refoulé au

fond, tout au fond de moi-même, si loin même que je me demandais parfois s'il existait encore ?

Et lui, Jacques, n'éprouvait-il pas aussi une anxiété à ce sujet ? Rien n'en paraissait sur sa physionomie, mais je le savais très maître de ses impressions. Or, il m'était singulièrement pénible qu'il pût souffrir d'une inquiétude de ce genre.

Nous étions tous dans la grande cour de la ferme lorsque la voiture de l'Abbaye-Blanche vint s'y arrêter. Je me tenais debout près de Jacques et j'appuyais ma main sur son bras. Nous allâmes ensemble au-devant des arrivants. Je fus frappée aussitôt du changement d'Alice, qui, d'un bond souple, descendait la première du break conduit par son mari. Son teint avait pris une extrême fraîcheur, ses yeux brillaient d'un doux éclat. Elle était vraiment charmante dans sa jolie toilette claire, sous l'ombre d'un chapeau simplement auréolé de tulle.

Je mesurai l'espace parcouru en constatant qu'aucun sentiment de jalousie ne s'éveillait en moi et que je pouvais répondre sincèrement à son affectueuse cordialité.

Et lui s'avavançait à son tour. Un peu maigri, il avait cependant un air d'intime contentement que je ne lui avais jamais connu. Nos regards se rencontrèrent, très calmes l'un et l'autre, à peine un peu troublés un instant par le souvenir. Il prit la main que je lui tendais et la serra fortement en disant avec émotion :

– Je me réjouis du bonheur de mon cher Jacques. Et vous aurez en lui, mademoiselle Solange, le plus admirable des époux.

– Je sais, et j'en suis si fière, si heureuse !

J'avais prononcé ces mots avec chaleur, en regardant mon fiancé. Je vis un rayonnement soudain sur sa physionomie, et je rencontrai un regard d'ardente reconnaissance qui me pénétra d'un doux contentement.

Nous entrâmes tous dans la salle pour nous mettre à table. Celle-ci était délicieusement fleurie, M<sup>me</sup> Mairet avait sorti le service des grands jours pour ce repas qui me réunissait, pour la première fois depuis nos fiançailles, à la plus proche parenté de Jacques. J'étais assise près de lui, vêtue d'une robe blanche que m'avait faite

Alexine et qui m'habillait à merveille, ainsi que je m'en étais convaincue ce matin devant mon miroir, car je devenais un peu coquette depuis quelque temps. Je portais à mon corsage une broche ravissante, offerte ce matin par Jacques, qui ne savait qu'imaginer pour me gâter, m'entourer de délicates prévenances, toujours avec cette discrétion charmante qui me touchait plus que tout. Jamais, depuis que j'étais sa fiancée, je ne m'étais sentie aussi heureuse qu'aujourd'hui.

Toute gêne avait disparu entre Michel et moi. Nous causâmes beaucoup ensemble au cours du repas. Il voulut que je lui racontasse moi-même la triste fin de mon frère et l'évolution d'âme qui s'était produite alors chez moi. Alice parlait peu, mais elle regardait son mari avec une tendre admiration qui en disait long sur ses sentiments. Lui, peu démonstratif, nous entretint avec chaleur du dévouement de sa femme pendant sa maladie, de la sollicitude dont elle l'entourait encore. Visiblement, l'accord régnait entre eux, et je m'en réjouis le plus sincèrement du monde, ce qui acheva de me rassurer tout à fait sur ma

guérison.

Comme nous nous levions de table, le déjeuner fini, je pris le bras de Jacques.

– Allons tous deux dans le jardin, voulez-vous ? demandai-je à mi-voix.

Il me regarda d'un air surpris et ravi, car d'ordinaire je ne provoquais jamais moi-même le tête-à-tête.

– Si je le veux !

Nous nous éloignâmes pour gagner le vaste enclos garni de fleurs en profusion et d'arbres superbes. Ce n'était pas le vieux jardin pittoresque de l'Abbaye-Blanche, mais Jacques avait fait de celui-ci quelque chose de charmant, en harmonie avec la maison d'habitation de la Perlière, fleurie de la base au faite à cette époque de l'année.

Quand nous fûmes sous l'ombre des grands arbres à peine effleurés par une douce brise tiède, je m'appuyai un peu plus fort sur le bras de Jacques et je lui dis avec un petit mouvement de tête coquet :

– Tout le monde m’a fait compliment de ma robe. Il n’y a que vous, Jacques... Ne vous plaît-elle pas ?

Je fus enveloppée d’un regard d’admiration passionnée. Très bas, comme s’il s’excusait, il répondit :

– Je ne vous fais jamais de compliments parce que je crains de vous déplaire. Mais vous êtes à mes yeux au-dessus de tout. Oui, vous êtes radieusement jolie aujourd’hui, Solange ! Je vous l’aurais déjà dit mille fois si je l’avais osé.

Oh ! l’âme exquise que celle-là ! Qu’il ferait bon s’appuyer sur un tel amour !

Ma tête s’inclina un peu sur son épaule, et je murmurai doucement :

– Jacques, vous ne m’avez pas encore embrassée.

Je le sentis frémir, hésiter un moment, comme s’il n’osait croire. Puis ses lèvres se posèrent sur mon front, timides encore, l’effleurant à peine.

– Ma Solange !

Je levai les yeux vers lui, je le regardai

longuement, avec toute la tendresse de mon cœur. Alors il comprit. Ses bras m'entourèrent, m'attirèrent doucement, et cette fois il me donna un vrai baiser de fiancée, bien long, bien tendre, en répétant avec ivresse :

– Ma Solange ! Ma chérie !

– Oui, votre Solange, pour toujours, mon cher Jacques.

Et ce furent là nos véritables fiançailles.

## XVI

Que mon pauvre père me pardonne ! Mais j'ai brûlé son *Chant de la misère*. Je n'aurais pas voulu qu'il risquât d'être lu un jour par nos enfants, le chant de haine et de désespoir que la petite Solange Dorvenne savait si bien dire naguère, et dont, jeune fille, elle ne comprit toute l'horreur qu'en le comparant à la morale évangélique. Mais, avant de le détruire, je le montrai à mon bien-aimé Jacques, qui reçoit la confiance de toutes mes pensées. Quand il eut fini de le lire, il me regarda avec son air de grand amour en disant :

– Tu as bien été éprouvée par le feu, ma Solange ! Pour avoir connu ceci et être demeurée ce que tu es, il fallait une nature profondément droite et pure. Brûle-le, qu'il n'en reste que des cendres. Nous avons, nous autres, notre Évangile de miséricorde et d'amour. C'est lui qui sauvera

le monde perdu par les doctrines dont ton malheureux père fut l'adepte.

Quand la petite flamme allumée par moi eut cessé de brûler, nous restâmes un moment à considérer ce minuscule tas de débris calcinés, qu'un attouchement réduirait tout à l'heure en poussière. Et Jacques dit pensivement :

– Voilà tout ce qui restera de leurs doctrines humaines : des cendres et des ruines !



Cet ouvrage est le 248<sup>e</sup> publié  
dans la collection *À tous les vents*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.